Tome III — N° 1 Janvier-Mars 1935

ÉTUDES MISSIONNAIRES

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

ADMINISTRATION :

DESCLEE DE BROUWER & C°
76 bis, Rue des Saints-Pères, PARIS (7e)
Tél. Littré 07-11 et 07-12 - Compte Ch. Post. : Paris 767-22
R. C. Seine 218.411 B

RÉDACTION :

5, Rue Monsieur, 5, PARIS (7e)
Tél. Inv. 09-97

Études Missionnaires

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée sous le patronage
des Amis des Missions

PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Colonies . . 25 fr. | Etranger . . 30 fr.

Les Principaux Collaborateurs :

I. — Problèmes généraux des Missions.

S. Exc. Mgr DESWAZIÈRES, des M. E. P. — Mgr BOUCHER, *Président des Œuvres pontificales de la Propagation de la Foi et de St-Pierre Apôtre.* — Mgr MÉRIO, *Directeur Général de la Sainte-Enfance.* — Mgr OLICHON, *Directeur de l'Union Missionnaire du Clergé.* — Mgr Bruno DE SOLAGES, *Recteur de l'Institut catholique de Toulouse.* — Vice-Amiral LACAZE *Ancien ministre.* — M. Georges GOYAU, *de l'Académie Française.* — R. Père BERTIN, O. F. M. — R. Père BRIAULT, C. Sp. — R. Père BROU, S. J. — R. Père CADIÈRE, M. E. P. — M. l'Abbé Paul CATRICE. — M. l'Abbé DEYRIEUX, *Directeur des « Missions Catholiques ».* — R. Père DUBOIS, S. J. *Secrétaire de la Conférence des Missions d'Afrique.* — M. Paul LESOURD, *Archiviste paléographe.* — R. Père MAZÉ, des Pères Blancs. — R. Père O'REILLY, S. M. — R. Père PERBAL, O. M. I. — M. l'Abbé PRÉVOST, *Aumônier de « Ad lucem ».* — R. Père DE REVIERS DE MAUNY, S. J.

II. — Enquêtes dans les pays de Mission.

Agence Fides, services spéciaux. — Délégués de toutes les Congrégations missionnaires de religieux et de religieuses. — Conférences des Missions Catholiques d'Afrique.

III. — Les Missions et les problèmes internationaux.

Mgr BEAUPIN, *Président de la Commission catholique de Coopération intellectuelle.* — R. Père DE LA BRIÈRE, S. J. *Rédacteur aux « Études ».* — R. Père DELOS, O. P., *Professeur à l'Université Catholique de Lille.* — M. René PINON, *de l'Académie des Sciences Coloniales.*

IV. — Les Missions et le droit international.

M. LE FUR, *Professeur à la Faculté de Droit de Paris.*

V. — Les Missions et le droit colonial.

M. GARRIGOU-LAGRANGE, *Professeur à l'Université de Bordeaux.*

VI. — Les Missions et l'ethnologie.

R. Père PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.

VII. — Les Missions et la Géographie humaine.

M. DEFFONTAINES, *Professeur à l'Université catholique de Lille.* — R. Père TASTEVIN, C. Sp., *Professeur à l'Institut catholique de Paris.*

VIII. — Les Missions et les problèmes sociaux.

M. Eugène DUTHOIT, *Professeur à l'Université catholique de Lille, Président de la Commission générale des Semaines sociales de France.* — R. Père ARNOU, S. J., *Membre du Bureau international du Travail.* — M. Robert GARRIC, *Professeur agrégé de l'Université.* — M. DANEL, *Professeur à la Faculté Catholique de Droit de Lille.* — M. Joseph FOLIET.

IX. — Les Missions et le Monde musulman.

M. MASSIGNON, *Professeur au Collège de France.* — R. Père MARCHAL, *Assistant général des Pères Blancs.*

X. — Les Missions et la médecine.

Docteur GOUGEROT, *Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.* — Docteur J. LOISELET, S. J.

XI. — Les Missions et la Science.

R. Père LEJAY, S. J., *Directeur de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei.* — R. Père POISSON, S. J., *Directeur de l'Observatoire de Tananarive.*

XII. — Les Missions et l'étude des langues indigènes.

M. l'Abbé Adrien MILLET, *Directeur de l'Institut de Phonétique expérimentale.*

XIII. — Les Missions dans leurs rapports avec les arts.

M. Georges DESVALLIÈRES, *Membre de l'Institut.* — M. Paul TOURNON, *de l'École des Beaux-Arts, Architecte.*

Études Missionnaires

Tome III — N° 1 Janvier-Mars 1935

LA MISSIONOLOGIE
ET LES
SEMAINES MISSIONOLOGIQUES[1]

Il ne manque point d'esprits qui aiment à se donner le plaisir, déjà passablement usé, de nous poser des questions où perce un scepticisme ironique, peut-être justifié il y a quelque vingt ans : « Qu'est-ce donc que » votre Missionologie ? Quel est son objet, son but ? » A quoi peut-elle bien servir ? Est-ce une science ? » Et, si elle est une science, est-elle viable ? »

Il y a même des théologiens qui laissent paraître une impatience un peu dénuée de bienveillance : « Qu'a- » vions-nous besoin que cette intruse vînt se glisser » dans nos études, pour encombrer et surcharger des » programmes déjà si lourds ? Elle est née d'hier à » peine, sans pouvoir présenter les critères d'une science » authentique ; elle ne mène à rien et voilà qu'elle » prétend s'introduire dans le domaine respectable » des sciences ecclésiastiques, pillant à droite et à gauche » et n'offrant, somme toute, que les caractères peu » sympathiques d'une inutile verrue... »

Sans le savoir, ces Messieurs qu'ils soient ironiques ou malveillants, rééditent les objections formulées au milieu du XIX[e] siècle déjà, lorsque des théologiens

1. Rapport présenté à la Semaine d'Études Missionnaires d'Ottawa, le 7 octobre 1934.

protestants inauguraient les recherches missionologiques : le professeur Duff, en 1867, donnait sa première leçon d'études missionnaires à Edimbourg en pleine atmosphère de défiance.

Chez nous, il y a vingt-cinq ans, les initiateurs du mouvement scientifique missionnaire en Allemagne eurent à lutter contre les mêmes hostilités ; elles se retrouvent dans tous les pays où la jeune science cherche à gagner l'intérêt du monde studieux, avec des nuances d'indifférence plus froide ou d'opposition plus passionnée.

Nous allons le voir, elle ne s'est pas découragée. Il n'est plus permis aujourd'hui d'ignorer les efforts réalisés chez nos frères protestants et dans les milieux catholiques pour la mettre sur pied, malgré toutes les raisons qu'on pourrait invoquer pour lui laisser faire de longues attentes à la porte des sévères édifices où siègent théologiens, canonistes, exégètes et historiens.

Tout de même, il n'est pas défendu de se poser de bonne foi une question préalable. Cette science, qui se présente sous le parrainage de plusieurs savants au verbe haut, aux jugements sans indulgence, qui a déjà laissé échapper bien des outrances et des gaucheries, a-t-elle bien tous les droits qu'elle revendique ? Pourquoi cet effort si tardif ? pourquoi ce besoin subit d'une étude scientifique au sujet d'une action qui dure depuis vingt siècles et qui, toute seule, est arrivée à de si beaux résultats ?

Des questions de ce genre, posées dans le calme et examinées sans passion, pourront avoir l'avantage de provoquer des réponses d'où sortiront, espérons-le, des lumières intéressantes : on arrivera vite à cette conviction que la Missionologie n'est pas un jeu théorique et abstrait de l'esprit humain, une gymnastique intellectuelle sans autre effet que de congestionner sans profit les études de la jeunesse, une série d'investigations stériles dont les Missions elles-mêmes n'auraient rien à attendre ; on finira même par se persuader qu'elle n'est pas en soi une forme nouvelle de propagande qui serait destinée, comme on l'a dit, à renforcer indirectement l'intérêt du public pour notre apostolat catholique et qui se parerait artificiellement du nom de science pour mieux arriver à ce seul but.

* * *

Comme son nom l'indique, la Missionologie est proprement la « science des Missions ».

Ouvrons les dictionnaires et les manuels. Ils nous disent que la science est la connaissance du vrai, et une connaissance certaine, fondée, ordonnée et systématisée, s'appuyant sur des bases sûres, arguments et sources. C'est exact si nous la considérons en nous.

En elle-même, la science est un système coordonné et logiquement enchaîné de vérités connexes et s'appelant les unes les autres.

Après le mot « science », il nous faut approfondir le mot « missions ».

On appelle « missions », une action ou un ensemble d'efforts tendant à la propagation de la vraie foi, à l'extension du règne de Dieu, à la « plantation » de l'Église parmi les hommes et les peuples qui ne font pas partie de cette Église.

Dès lors, nous sommes autorisés à définir la Missionologie : la recherche, la connaissance et l'exposé, selon toutes les règles de la critique, de la logique et de l'ordre scientifique, de cette propagation de la foi catholique dans son histoire, dans son état présent, dans ses principes, ses lois et ses normes pratiques.



Les philosophes, qui sont bien sévères, exigent ceraines conditions très strictes avant d'accorder le nom de science à une discipline intellectuelle : il leur faut un objet matériel et un objet formel ; ils découpent ensuite l'objet formel en deux, distinguant l'objet formel « quod » et l'objet formel « quo », d'après la raison formelle « quae » et la raison formelle « sub quâ » : de ce fait, plusieurs sciences, qui portent d'ailleurs avec honneur ce nom envié, comme l'Histoire, par exemple, ne le mériteraient pas ; la pauvre Histoire, disent-ils, ne peut être appelée science qu'au point de vue de la méthode et dans sa partie de critique des sources et des faits apportés par les documents.

La Missionologie est-elle une vraie science ?

Elle a son objet matériel : les missions.

Elle a son objet formel : l'objet formel « quo » étant la lumière objective qui permet d'atteindre l'objet formel « quod », nous le trouvons dans la conception plus approfondie des missions, c'est-à-dire dans les principes théologiques qui nous y montrent la cause spéciale et déterminante de l'apostolat missionnaire, la « plantation » de l'Église et son accroissement par l'action missionnaire jusqu'à ce quelle soit arrivée à son état adulte, ad mensuram aetatis plenitudinis Christi.

C'est vraiment là ce qui spécifie la mission et en même temps c'est ce qui donne à notre science son caractère, sa note distinctive, sa raison formelle « sub quâ ».

Si les philosophes ne sont pas contents, ils se montrent bien difficiles. Évidemment, cette raison formelle apparaît plus claire et plus agissante dans la partie doctrinale de la Missionologie que dans sa partie historique et descriptive, sans aucun doute : et pourtant, l'Histoire des Missions peut et doit être toute pénétrée, imbibée, illuminée de cette préoccupation constante de faire ressortir le processus progressif de la croissance du corps du Christ, comme la Missionographie ou Missionologie descriptive doit faire saisir sur le vif l'état, le moment précis où en est l'Église visible, le point de catholicité de fait où est arrivée la société spirituelle des âmes.

S'il en était autrement, l'Histoire des Missions ne serait pas autre chose qu'une branche de l'Histoire ecclésiastique. Pour prendre un exemple concret, il y a deux manières de raconter l'histoire des temps apostoliques et des trois premiers siècles : la manière ecclésiastique ordinaire, qui est connue, et la manière missionologique, qui insiste surtout sur la préparation de l'état adulte des Églises particulières et de l'Église universelle.

Bien entendu, cette différence spécifique s'accuse davantage dans la Missionologie doctrinale : il y a deux manières d'exposer certains dogmes, comme d'enseigner la Pastorale, le Droit missionnaire ; la manière ordinaire envisage tout au point de vue général, la nôtre projette sur les matières choisies la lumière missionnaire, dans le sens que nous avons précisé.

Nous sommes donc en présence d'un objet digne et

capable d'être traité scientifiquement : à supposer, même que nous laissions de côté, pour faire plaisir aux philosophes, le passé et le présent, c'est-à-dire les faits qui, d'après eux, ne sont pas matière de science, il nous reste tout un domaine véritablement scientifique. Que nous nous efforcions de retracer les principes sur lesquels s'appuient les Missions ou de déterminer les lois auxquelles elles obéissent et les règles d'action auxquelles elles se conforment, nous sommes obligés de reconnaître la possibilité d'une recherche et d'une connaissance scientifiques, organisées, critiques et progressives.

Comme dans les autres sciences, nous abordons des sujets qui ont une réelle valeur intrinsèque et qui offrent entre eux une cohésion tangible ; nous pouvons y faire jouer les arguments ; nous avons des sources à quoi nous faisons appel ; et l'exposé final de nos efforts peut être fourni en un système ordonné, logique, synthétique, dont le prix se mesure à la fois par le but poursuivi et par les éléments employés.

Il n'est que de traiter l'objet par les méthodes scientifiques en cours, aussi bien pour l'Histoire, la Géographie, la Statistique, que pour le vaste domaine dogmatique, moral, biblique, traditionnel, canonique, pastoral et méthodologique qui nous est ouvert.

On ne voit donc pas pourquoi on refuserait à la Missionologie le droit de bénéficier d'un traitement équitable et de s'appeler « Science ».



On lui reproche habituellement d'être née longtemps après sa pratique. Combien de sciences n'ont vu le jour que bien des siècles après la mise en action de principes instinctivement appliqués ou trouvés à la suite de longs tâtonnements ! Ces sciences se sont emparées de l'action et l'ont codifiée pour la rendre plus sûre, plus facile plus profonde et plus parfaite : à son tour, l'action perfectionnée apporte à la science des matériaux toujours nouveaux et toujours plus riches.

On lui fait aussi un grief d'emprunter à ses aînées des principes et parfois même davantage ; elle ne serait donc pas une science, mais tout au plus une discipline secondaire.

« Il faut se rappeler, dit saint Thomas, qu'il y a deux sortes de sciences. Il en est qui procèdent de principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence, comme l'arithmétique, la géométrie et d'autres semblables. Il en est d'autres qui procèdent de principes connus par la lumière de sciences supérieures.... » (Somme Théol., I, c. l, a. 2, c.) Mais elles sont sciences tout de même.

Nous ne jouons pas à cache-cache et nous avouons bien volontiers que nous empruntons à la Théologie, au Droit Canonique et à d'autres... Il n'en est pas moins vrai, que, science inférieure si l'on veut (et il y en a bien d'autres comme elles, qui ont besoin de consulter et d'emprunter), elle est une science.

On revient à la charge et l'on dit que de faire appel à des sciences différentes l'empêche d'être science, parce que cela met en cause son unité. Saint Thomas nous dit encore : « Il y a lieu de considérer l'unité d'après l'objet, non pas en le prenant matériellement comme objet brut, mais en envisageant sa raison formelle ». (ibid., a. 3, c.)

Tout ce qu'elle emprunte à diverses sciences, la Missionologie le prend et l'étudie sous un seul et unique aspect, à savoir en tant que ces principes ou matériaux sont en relation avec l'idée qu'elle se fait des missions : quelque divers qu'ils soient, ils entrent donc tous sous une seule et même raison formelle dans la science une qui s'appelle science des missions.

On admet communément que, par cet objet formel, la Missionologie se rattache à la Théologie. Mais, comme il lui est absolument propre, et que les méthodes qu'elle emploie sont bien à elle, on peut dire aussi qu'elle ne mérite d'être confondue ni avec la Théologie ni avec les sciences secondaires dites théologiques. Tout simplement elle prend place au milieu d'elles, sur le même pied, avec les mêmes droits, assez émancipée en vérité pour pouvoir vivre sa vie.

Si, en apparence et pour le moment, elle donne encore des signes de dépendance, et même d'instabilité, elle réclame, en vertu de sa haute mission, qu'on lui fasse crédit pour l'avenir. Qu'on y songe : elle embrasse la moitié de l'activité de l'Église ! Il serait donc injuste, pour des imperfections de jeunesse, de lui dénier le

droit à la vie et à l'indépendance et de l'écarteler pour joindre d'office ses diverses parties aux disciplines correspondantes de la Théologie, comme, par exemple, l'Histoire des Missions à l'Histoire ecclésiastique, la Méthodologie missionnaire à la Pastorale générale, etc.

Il est un peu délicat pour celui qui parle d'insister sur un fait pourtant significatif, et il se contentera de l'énoncer sans plus : la S. C. des Séminaires, Universités et Études a conféré à l'Institut scientifique missionnaire de la Propagande, en 1933, tous les droits d'une Faculté canonique avec le pouvoir de conférer les grades en Missionologie, jusqu'au doctorat inclusivement.

Et le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de la S. C. de la Propagande, écrivait l'an dernier au R. P. Gemelli, Recteur de l'Université catholique de Milan : « La Missionologie s'est élevée à la dignité d'une vraie discipline scientifique ; elle a déjà fait retentir des échos dans les champs les plus divers du savoir et y a trouvé des appuis. De même que les missions forment dans l'Église une arène où resplendissent la force éducative et la puissance de relèvement de la foi, de même la Missionologie nous offre une synthèse vivante et tangible où se réunissent et s'élèvent jusqu'aux plus sublimes hauteurs les disciplines les plus différentes, depuis la Géographie et l'Ethnographie jusqu'au Droit Canonique et à la Théologie Dogmatique ».

***

Avant de passer plus loin, il ne sera pas inutile de donner la division communément adoptée pour la répartition des diverses branches de la Missionologie.

On distingue deux parties principales : la Missionologie doctrinale (qui se subdivise en doctrinale fondamentale et doctrinale normative) et la Missionologie descriptive.

Missionologie doctrinale fondamentale :

Biblique,
patristique,
apologétique,
dogmatique,
morale.

Missionologie doctrinale normative ou pratique :
- Juridique,
- méthodologique,
- pastorale.

Missionologie descriptive :
- Histoire des Missions,
- Missionographie statistique,
- Missionographie descriptive proprement dite.

Viennent ensuite les sciences auxiliaires :
- Science des Religions,
- Philosophie des peuples en pays de mission,
- Ethnographie,
- Linguistique,
- Sociologie, etc.

***

On croit avoir tout dit quand on a traité la Missionologie de science « nouvelle » et s'être conféré le droit de la traiter de haut, comme on traite une débutante.

Certains seraient plus modestes s'ils parcouraient par exemple, le premier volume de la « Bibliotheca Missionum » : on y trouve une riche moisson d'ouvrages, souvent volumineux, édités à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècles et même jusqu'au commencement du XVIIIe sur l'histoire des missions, la théorie et la pastorale, sans parler des œuvres apologétiques et panégyriques, auxquelles il est convenu d'attacher moins d'importance. Et il n'est plus permis aujourd'hui d'ignorer les noms de François de Victoria, Joseph Acosta, Thomas de Jésus, Raymond Caron, Mathias de Corona, Maffei, Jarricus, Trigault, Mendieta et autres, bien que le XVIIIe et XIXe siècles aient jeté sur cette magnifique floraison de productions missionnaires d'énormes alluvions d'oubli.

Est-ce parce que ces auteurs, qui avaient pourtant produit des œuvres fort sérieuses et scientifiquement élaborées, n'avaient pas eu la précaution de leur apposer une étiquette savante, comme on le fait de nos jours ? Non, ils n'avaient point pensé inaugurer une science nouvelle : leurs traités de théologie ou de pastorale mis-

sionnaire, leurs compilations historiques, si précieuses aujourd'hui, n'avaient pas la prétention de systématiser à part des études qu'ils se bornaient à offrir modestement aux savants et aux missionnaires pour contribuer à la grande œuvre de la propagation de la foi catholique.

Les productions romantiques ou post-romantiques du XIXe siècle n'y ont pas pensé davantage : de fait, il leur eût été difficile, avec leurs soucis ou poétiques ou polémiques, avec leurs exagérations grandiloquentes et leurs descriptions forcées, de se poser en œuvres scientifiques. Et, pendant ce temps, les protestants, à peine arrivés dans le champ missionnaire, éprouvaient le besoin de justifier leur très jeune apostolat par des études théoriques, comme aussi d'en codifier l'exercice au moyen de traités pratiques de méthode et de pastorale.

Si bien qu'au début du XXe siècle, ils possédaient déjà un ensemble imposant de productions de réelle valeur, avec une organisation systématique d'enseignement, des manuels, des chaires, des revues, des archives missionnaires.

Du côté catholique, on pourrait à peine citer quelques efforts isolés à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, surtout en Histoire et en description, pour produire quelque chose de tant soit peu scientifique : citons surtout Mgr Paul Baumgarten et les jésuites Huonder et Krose. Mais on ne parlait pas encore de science des missions.



Le père de la Missionologie, s'il est permis d'employer ce terme, semble bien être le R. P. Robert Streit, O. M. I.

Auteur de plusieurs livres ou brochures sur la bibliographie missionnaire, sur les bases théologiques de ce qu'il n'hésitait pas à nommer la « science des missions » (Missionswissenschaft), sur la patrologie missionnaire et l'histoire des missions, il crut, en 1909, le moment venu pour une démarche décisive.

Il aborda le prince Aloys de Lōwenstein, président du Comité des assemblées catholiques allemandes, pour plaider la cause qui lui était chère et demander qu'on inscrivît au programme des questions à traiter celle de l'utilité de promouvoir les études scientifiques mis-

sionnaires. Le prince fut tout de suite convaincu : devant le Comité, il prononça un discours dont la conséquence fut la création d'un comité spécial pour étudier l'opportunité de la question et les moyens d'aboutir.

Le 22 janvier 1910, dans une assemblée convoquée à cet effet à Berlin, le R. P. Streit lut un rapport sur les devoirs et le rôle de la science des missions ; il en écrivit un second sur l'histoire des missions et le Dr Schmidlin l'appuya en employant à peu près les mêmes arguments.

A l'occasion de l'assemblée d'Augsburg (1910), le Comité directeur entendit et approuva ces deux nouvelles études et il fut décidé de créer une revue scientifique missionnaire, d'entreprendre une vaste bibliographie à laquelle on donna dès lors le nom de « Bibliotheca Missionum », de réunir des archives sur toutes les questions missionnaires, d'organiser des Congrès et d'instituer des cours missionologiques.

C'est alors que fut créé à Münster, l'Institut international de recherches de science missionnaire.

Le mouvement était lancé : la « Bibliotheca Missionum », menée par le R. P. Streit et le R. P. Dindinger, son confrère et collaborateur, jusqu'au 6e volume et, à la mort du R. P. Streit (1930), par le R. P. Dindinger, en est au 8e tome sur 13 ou 14 que comprendra l'entreprise entière. La revue « Zeitschrift für Missionswissenschaft » a commencé à paraître en 1911, suivie par un grand nombre d'autres en tous pays et toutes langues. Les ouvrages généraux et spéciaux se multiplient ; les archives de Münster s'enrichissent et facilitent de nombreux travaux ; des chaires sont établies dans un grand nombre d'Universités, de scolasticats religieux, de séminaires même : un grand nombre de Séminaires allemands et espagnols, et, nous assure-t-on, tous les Séminaires de Hongrie ont la leur.

L'Union Missionnaire du Clergé, née pendant la guerre à la suite d'une impulsion du T. R. P. Manna, Supérieur Général des Missions Étrangères de Milan, a contribué puissamment à intensifier les études missionnaires parmi le clergé et les clercs ; ces derniers ont fondé, dans un grand nombre de Séminaires, des cercles d'études très actifs où, sous le contrôle de Directeurs avisés, ils s'intéressent aux diverses questions soulevées par l'actualité missionnaire.



Dès le début, on l'a vu, on avait pensé aux Congrès.

Les réunions imposantes qui assemblent des personnes venues de divers endroits pour écouter les spécialistes des questions traitées ont toujours été reconnues comme un facteur puissant de progrès intellectuel. On entend des exposés généralement bien travaillés, quelquefois fouillés avec un soin scrupuleux ; on y discute, soit en séance, soit dans les coulisses ; on y rencontre des personnages avec lesquels c'est souvent la seule occasion d'échanger des vues précieuses ; on y réfléchit avec plus de fruit aux problèmes qui sont présentés à l'intelligence en rangs pressés, abondants, insistants ; on est obligé de les fixer avec une continuité que ne vient ni déranger, ni interrompre le souci de se livrer à d'autres études... Bref, c'est souvent là que s'oriente une vie intellectuelle, que se décide une conviction, que brille et s'impose une lumière définitive. Et si ce n'est toujours le cas, tout au moins c'est là que bien des esprits apprennent à douter de ce qu'ils croyaient d'abord plus sûr et à se poser des questions là ou ils se pensaient en pleine sécurité de certitude.

C'est naturellement en Allemagne que les réunions ou Congrès ont commencé et se sont davantage multipliés : des cours suivis ont été donnés aux prêtres en diverses villes, chaque fois pendant plusieurs jours de suite et l'on peut dire que ces assises ont fourni la formule de bien des Semaines d'études missionnaires.

Arrêtons-nous un instant à cette forme de réunions, qu'on les appelle Semaines ou autrement. Destinées aux prêtres et à l'élite, à l'Union Missionnaire du Clergé souvent, elles ont pour but d'aborder devant eux les problèmes fondamentaux des missions, soit en les considérant en elles-mêmes, soit en étudiant la coopération de l'« arrière », comme on l'a dit parfois, par allusion à l'organisation de la grande guerre. Si, en Allemagne, ces cours revêtent un caractère scientifique prononcé plutôt en largeur qu'en profondeur, ils apportent toujours des conclusions éminemment pratiques et ne se terminent jamais sans avoir fait avancer la cause missionnaire.

Les Congrès de l'Union Missionnaire du Clergé de France et de la Propagation de la Foi (Lisieux, Paris,

Lyon et Strasbourg) méritent la même note, avec une nuance plus spéculative pour la part théorique et une abondance peut-être plus grande de détails pour la partie pratique, sans jamais se départir de la préoccupation d'une tenue littéraire digne sans affectation.

Ceux de l'Union Missionnaire du Clergé d'Italie se signalent par une grande facilité oratoire, débordent assez facilement le cadre des questions missionnaires pour se porter sur les sciences auxiliaires ou la périphérie de la Missionologie, comme le faisait remarquer récemment le missionologue italien, R. P. J.-B. Tragella.

L'Espagne, comme d'habitude, va au fond des choses : pour la seconde fois, elle a organisé, cette année à Santander, des cours pour le sacerdoce et l'élite pendant deux mois, nous ne savons au juste avec quelle intensité ou fréquence de réunions.

En général, ces assises font notablement avancer dans le clergé et dans l'élite, quand elle y est admise, la connaissance et l'amour des missions, comme aussi des moyens les plus aptes à entretenir l'intérêt efficace pour l'apostolat catholique. Les problèmes soulevés en ces occasions laissent dans les intelligences le désir d'en savoir davantage et les revues ou bulletins missionnaires qui veulent s'en donner la peine peuvent les reprendre en détail et les approfondir, ce qui leur assure une clientèle sérieuse et permet de donner à la coopération missionnaire plus de solidité et un meilleur rendement.



L'Allemagne a eu également l'initiative des Congrès universitaires ou académiques catholiques.

Le premier (1924) s'est tenu à Mödling, près de Vienne, en Autriche, dans les importants locaux des Pères du Verbe Divin.

Le 2e, le 5e et le 6e (1925, 1928 et 1929), en Allemagne.

Le 3e (1926) à Litomerice, en Tchécoslovaquie.

Le 4e (1927) à Poznan, en Pologne.

Le 7e (1930) à Ljubljana, en Yougoslavie.

A partir de cette date, il a été décidé de ne réunir ces Congrès que tous les deux ans : le 8e s'est transporté à Fribourg en Suisse (1932). Le 9e, qui devait se tenir en 1935 à Budapest, a été empêché et remis.

Ces Congrès invitent les étudiants et étudiantes du monde entier ; on y traite scientifiquement des questions de théorie, d'histoire, de science des religions et même un peu d'ethnologie ; les étudiants universitaires des divers pays viennent dire ensuite ce qu'ils font chez eux pour les missions et comment ils font face aux problèmes posés dans leurs Universités par la présence des étudiants orientaux.

Très cordiales et très vivantes, ces réunions font un bien immense à la jeunesse estudiantine et lui ouvrent de généreux horizons, on y voit paraître aussi de vieilles barbes, qui s'intéressent aux questions discutées et ne manquent pas de dire leur mot pour redresser ou même pour mieux s'instruire.

***

Je m'en voudrais de ne rien dire de la fameuse Semaine Missiologique de Louvain.

Contrairement à toutes les habitudes des autres Semaines ou Congrès, elle s'est enracinée à l'ombre de la célèbre Université et, depuis 1923, elle rassemble chaque année un bon nombre de missionnaires et d'aspirants missionnaires qui viennent, les uns, parler de leurs expériences en terre de mission, les autres, quérir un supplément de formation. Il y vient aussi des missionologues, des religieuses, des éducateurs, des coloniaux.

Dans une atmosphère presque familiale, on y expose et on y discute, toujours avec la plus grande courtoisie, des questions théoriques, mais surtout des questions de méthode et de pastorale. On en jugera par la liste des sujets généraux, autour desquels se groupent avec un bonheur relatif les rapports particuliers :

1923 : les méthodes d'apostolat et l'organisation des missions,

1924 : la propagande protestante et la question scolaire,

1925 : les aspirations indigènes et les missions,

1926 : autour du problème de l'adaptation,

1927 : les élites en pays de mission,

1928 : l'âme des peuples à évangéliser,

1929 : obstacles à l'apostolat,

1930 : les conversions,
1931 : après la conversion,
1932 : l'action catholique aux missions.
1933 : l'éducation chrétienne aux missions,
1934 : le mariage en pays de mission.

La Semaine missionnaire de Louvain est arrivée à créer comme la Semaine sociale de France, qui est tout à fait typique à cet égard, une atmosphère très intéressante, comme un esprit de famille, éminemment favorable à un franc échange de vues et extrêmement profitable aux missionnaires qui désirent élargir leurs horizons ou aux aspirants missionnaires qui veulent compléter leur formation.

Les semaines missionologiques de Burgos, Barcelone et autres lieux d'Espagne, les cours de Hilversum et Hoeven en Hollande, les activités du « Newman Club » d'Oxford en Angleterre et les Semaines polonaises nous sont moins connues, mais elles paraissent contribuer dans une belle mesure à procurer à la cause missionologique les avantages constatés ailleurs.

Les Semaines d'Études Missionnaires du Canada, qui débutent aujourd'hui, paraissent se rattacher plutôt à la première formule, celle des Congrès ou Semaines de l'Union Missionnaire du Clergé. Il ne nous appartient en aucune façon de leur tracer des directives : nous nous bornerons donc à leur souhaiter de se rendre dignes de leurs devancières de France, d'Italie et d'Espagne, en faisant progresser activement la connaissance des questions missionnaires dans le clergé et dans l'élite d'Action Catholique au Canada.

On nous dira, dans un rapport subséquent, ce que votre pays a fait pour les œuvres Pontificales Missionnaires et pour les Missions : il convenait, en face d'un si beau bilan, de faire le point, de se demander s'il n'y avait pas moyen de perfectionner encore en profondeur un mouvement déjà si méritoire : il est à espérer que les revues missionnaires en général et les plus doctrinales en particulier puiseront dans vos Semaines des thèmes de plus en plus riches à développer, des doctrines solides à vulgariser, des arguments nouveaux à présenter à leurs lecteurs ; il est à prévoir aussi que les nombreux prêtres inscrits à l'Unio Cleri se feront un devoir et une

joie d'approfondir toujours davantage leurs connaissances des problèmes missionnaires du front et de l'arrière, pour mettre constamment à jour leurs exhortations et prédications aux fidèles et pour généraliser de plus en plus dans leur peuple les grandes conceptions catholiques de solidarité des enfants de l'Église sur toutes les plages de l'univers.

Le jour où tous les catholiques du monde comprendront parfaitement que le Baptême, en même temps qu'il leur confère les droits les plus inespérés, les puissances de vie les plus radieuses et la dignité la plus belle qui soit sur terre, fait peser sur leurs épaules le grand devoir de s'intéresser à la croissance de l'Église universelle, ce jour-là, la cause des Missions sera gagnée et il ne s'agira plus que de mettre en acte parfait notre splendide Communion des Saints enfin parvenue à sa formule complète et à sa réalisation totale.

A. Perbal, *O.M.I.*

La doctrine missionnaire de Marie de la Passion

Fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie

I

Les Méditations Liturgiques : les bases spirituelles de la vie missionnaire ; l'état de victime

« Si Dieu m'eût faite homme, avait dit au début du dix-septième siècle sainte Rose de Lima, la tertiaire Dominicaine, j'aurais voué ma force à l'œuvre des missions, je serais allée droit aux nations féroces et anthropophages, offrant mes instructions, mes sueurs et mon sang à mes chers Indiens ». La Mère Marie de la Passion, fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie, rappelait à ses Filles, au jour de la fête de sainte Rose de Lima, ce rêve de la sainte — un rêve qui n'avait pu qu'expirer en regrets. Mais les temps avaient changé ; peu à peu, dans la besogne missionnaire, la femme chrétienne avait conquis un rôle ; et l'activité de Marie de la Passion marquait même une étape nouvelle.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, une fondatrice destinait à l'apostolat missionnaire dans le monde entier toute sa famille religieuse ; et dans cette famille des milliers d'âmes se groupaient. Elle ne se jugeait point, envers elles, quitte de tous devoirs par la rédaction de la *Règle* et par celle des *Coutumiers* ; en dehors de ces textes et à l'appui de ces textes, elle voulait être, pour elles toutes et pour chacune en parti-

culier, la préceptrice d'un esprit missionnaire, et je dirais volontiers d'une mystique missionnaire : c'est à quoi visaient ses innombrables lettres personnelles, c'est à quoi visaient les pensées qu'elle offrait à ses religieuses dans les « préparations du soir » ; c'est à quoi visaient les cinq volumes de *Méditations liturgiques et franciscaines* où, pour aider à l'oraison quotidienne de ses sœurs de Rome et des novices des diverses maisons européennes, elle se décidait à grouper ces pensées. Une ligne de ses *Mémoires* nous montre que dès le premier semestre de 1890 elle était en plein travail et qu'en 1896 elle pourra les considérer comme achevées, sous réserve des retouches ou des allusions que lui inspireront des événements ultérieurs, tel le martyre des Franciscaines du Chan-si[1].

En profitant de l'*Année liturgique* de Dom Guéranger et de l'*Auréole séraphique* du P. Léon de Clary, elle se proposait er ces *Méditations* de rassembler « les enseignements qui seraient toujours nécessaires à l'Institut pour conserver l'esprit de l'Évangile qui fut celui de Jésus lui-même, celui de son grand serviteur saint François, et de l'Ordre Séraphique ». La liturgie même lui montrait que « l'Écriture sainte et l'exemple des Saints sont les très pures sources où doivent s'alimenter les âmes d'oraison » ; elle s'occupait, confiait-elle à ses Filles, d'« appliquer ces trésors aux besoins de leur vocation ». Mais, dans la lettre par laquelle, en janvier 1897, il invitait tout l'Institut à « se délecter chaque jour dans ces méditations », le P. Louis de Parme, ministre général, signalait une troisième source sur laquelle Mère Marie de la Passion avait humblement gardé le silence. « En dehors de la liturgie et de l'hagiographie franciscaine, lui disait-il, vous avez trouvé dans votre longue expérience de la vie missionnaire, et dans votre cœur maternel, de sages conseils pour toutes vos filles, des applications très pratiques aux labeurs et aux épreuves multiples de leur belle, mais rude vocation ».

Retenons ce mot : « applications très pratiques » : les *Méditations*, telles qu'elles se présentent à nous, sont l'œuvre d'une animatrice spirituelle, et tout en même

1. *Méditations*, V, p. 360.

temps d'une conseillère au jour le jour : elles donnent un élan, elles le prolongent, elles le soutiennent, et, tout en même temps, elles guident, pas à pas, les difficultés de l'action. Elles donnent des ailes pour l'essor de l'oraison ; elles offrent des béquilles pour les tâtonnements de la besogne professionnelle.

L'Eucharistie, Marie Immaculée, la *Règle,* voilà les trois pôles, voilà, dit Marie de la Passion à ses Filles dans sa méditation pour la fête de saint Pascal Baylon, « les trois richesses qui dans notre vie missionnaire nous garderont ». Il lui semble entrevoir, dans l'au-delà, le geste de Marie suscitant les Franciscaines « pour une mission qu'elle ne peut plus accomplir elle-même, n'étant plus en ce monde, et cette mission, c'est d'adorer Jésus au Très Saint-Sacrement de l'autel. D'où Marie de la Passion conclut, au jour où l'on fête les Martyrs de Gorcum, témoins héroïques de la foi en l'Eucharistie : « *Missionnons* partout notre Mère Immaculée, mais surtout, continuons sa mission d'adoratrice de Jésus au pied du Sacrement d'amour ».

Méditant sur la vie de la Vierge Marie, elle la salue « victime depuis sa consécration au Temple jusqu'à la Croix », elle la salue « adoratrice depuis le *Fiat* de l'Annonciation, jusqu'à sa dernière communion sur la terre » ; elle la salue « Missionnaire » ; elle agenouille ses filles devant ce triptyque : à elles de contempler, de se conformer à ce prototype auguste ; à elles appartient cette conclusion, qui s'appellera l'action. Dans la Règle, norme de cette action, l'esprit de Saint François prend corps. Marie de la Passion rappelle à ses Filles, au matin de la fête du *Poverello* :

« C'est au septième centenaire de la naissance de notre Père que l'Institut, enfant à peine nouveau-né en Orient, se greffa sur le vieux tronc séraphique, comme une fleur blanche, comme un lys : souvenir du siècle de l'Immaculée Conception, il a été donné au Père Séraphique comme un mémorial du triomphe de sa reine ».

Et l'allégresse même de cette évocation s'exalte en une prière, qui s'élève vers François d'Assise :

« François mon Père, conjure la fondatrice, — et toutes ses Filles doivent faire écho —, François mon Père, viens nous visiter, donne ta bénédiction patriarcale à ton Benjamin, l'Institut des Franciscaines mission-

naires de Marie. Sept siècles après toi, qu'il accomplisse sur la terre une mission semblable à la tienne ; le vrai pouvoir, ce n'est pas l'or ; le vrai pouvoir, c'est le détachement, c'est l'amour ».

Des méditations et des lettres de Marie de la Passion, on pourrait tirer une sorte de petit traité de l'état de victime. Elle salue sainte Catherine de Sienne, le 30 avril, « comme un des plus beaux exemples de l'état de victime pour l'Église ».

Au moment de sa prise d'habit, un missionnaire de l'Inde lui avait dit : « Soyons comme la petite lampe du sanctuaire qui se consume sans éclat ». Elle commentait à ses Filles : « N'était-ce pas une lumière du Ciel sur notre vocation de missionnaires victimes ? Consumons-nous pour Jésus et mourons chaque jour pour lui ; sans avoir l'éclat et la gloire du martyre, nous en aurons le mérite ».

« Ne concevons aucune surprise, lit-on dans sa méditation sur la fête de saint Herménégilde, roi des Wisigoths, célébrée le 13 avril, quand notre vocation missionnaire est traversée par la croix, soyons persuadées alors que nos souffrances, celles de nos Sœurs, sont la meilleure et souvent la nécessaire semence de la foi au milieu des nations infidèles. Pour convertir les peuples, il a toujours fallu des victimes ; notre vocation particulière est de nous offrir à Dieu, comme telles, pour le salut des âmes. Qui donc parmi nous a le droit de s'étonner quand elle est appelée au Calvaire ? »

« Apprenons de saint Jean de Matha, reprenait-elle au jour où l'on fêtait le fondateur des Trinitaires, la science du sacrifice ; c'est alors que nous serons de vraies Missionnaires de Marie, hosties pour les pécheurs, hosties pour les païens ».

De même, à l'occasion de la fête de saint Patrice : « Jésus se servit de la tribulation pour préparer l'apôtre de l'Irlande. Comme lui, acceptons les épreuves de la vie missionnaire et rendons-les fructueuses à nous et aux autres par la prière et le sacrifice ».

Lorsque Marie de la Paix, l'une des martyres de Chine, écrivait en 1899 : « Qu'importent les souffrances, pourvu que les âmes se sauvent et que nous restions toujours vraiment religieuses, des âmes martyres du devoir », elle était la digne pupille de Marie de la Passion

et l'interprète éloquente des engagements mêmes que Marie de la Passion demandait à chacune de ses Franciscaines.

« Êtes-vous détachée ? Aimez-vous ? » Tel est le sens profond de la première question qu'elle leur faisait poser au moment de leurs premiers vœux.

« Êtes-vous disposée, les interrogeait-on, à partir pour les missions de la Propagande, dès que la sainte obéissance vous y enverra ?

La réponse était : Je suis prête.

« Recevez la croix du Seigneur, leur disait-on alors en leur remettant la croix de missionnaire, et mettez-la comme un sceau sur votre cœur pour qu'elle soit l'instrument de votre victoire, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Lorsque la Franciscaine prêtait ses vœux perpétuels, on lui demandait : « Voulez-vous jusqu'à la mort, suivre Jésus-Crucifié, vous offrant en victime pour l'Église et les âmes ?

Elle répondait :

« Je le veux avec la grâce de Dieu ».

Même réponse à cette seconde question : « Voulez-vous pour toujours vous consacrer aux Missions de la Propagande, selon le choix de l'obéissance ? »

Ces deux réponses étaient scellées par cette phrase même de ses vœux : « Je m'offre en victime pour l'Église et les âmes et me consacre à l'adoration du Très-Saint-Sacrement et aux labeurs des missions ». Ces deux réponses étaient scellées par l'image que donneront d'elles-mêmes les Franciscaines en 1925, à l Exposition missionnaire du Vatican : à côté des tableaux représentant leurs œuvres, elle se plairont à exposer un cadran de leur journée eucharistique, d'où il résulte qu'à chacune des vingt-quatre heures de la journée, il y a, sur quelque point des deux hémisphères, des Franciscaines en adoration [1]. Ces deux réponses étaient scellées, enfin, par le symbolisme qui accompagne la cérémonie des vœux perpétuels, par la remise de la couronne d'épines, emblème de la vocation de victime, de la vie d'amour et de sacrifice que la Franciscaine doit accepter. « La Franciscaine, commentait Marie de la Passion, n'est plus qu'un holo-

1. Voir *Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie*, 1925, p. 45.

causte qui, selon la parole de Saint Paul, complète en elle la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une adoratrice du Très Saint-Sacrement, prête pour son amour à affronter les dangers et la croix, une missionnaire n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes». « *Ancilla Jesu, Mariae et Joseph*, servante de Jésus, Marie et Joseph », tels sont les mots que Marie de la Passion fit graver sur les anneaux de ses Filles, avant de les lancer, humblement glorieuses d'un tel joug, sur les routes du monde.

Ces mots leur créaient une responsabilité, et c'est au nom de cette responsabilité même qu'elle appelait leurs regards sur l'exemple à donner au monde, qui de son côté les regardait.

« Si tout chrétien, observe-t-elle dans la méditation du 20 avril sur le Bienheureux Léopold des Gaiches, doit être généreux et résolu pour porter en paix et pour l'amour de Dieu les fardeaux et les peines de la vie, combien est-ce plus nécessaire à un missionnaire qui doit travailler à la gloire de Dieu et remettre les pécheurs dans la bonne voie ! Pour ceux qui sont employés à l'apostolat, un bon règlement ne suffit pas ; ils sont comme la lumière du monde, exposés dans le sanctuaire ; et s'ils ne resplendissent pas par une sainteté éminente et par une grande pénitence, leur vocation ne durera pas longtemps et ils ne produiront que peu ou pas de fruits dans les âmes. »

II

L'Union au Christ dans l'action extérieure : contemplation recueillie et charité expansive

« A la fois contemplatives et actives, lit-on dans les constitutions, les Sœurs franciscaines Missionnaires de Marie cherchent dans la prière la bénédiction de l'apostolat et dans l'apostolat le but de la prière ». Marie de la Passion ne laissait jamais échapper une occasion de développer cette maxime, et de l'approfondir.

« Appeler la miséricorde de Jésus sur les âmes par la prière, appeler les âmes à Jésus par les labeurs de la vie missionnaire, voilà, précisait-elle, la vie de la Vierge franciscaine dans l'Institut ».

Elle déclarait nettement :

« C'est de nos rapports avec Dieu que nous devons attendre tout le succès de notre apostolat », et pour qu'il fût fécond, l'union permanente avec Dieu lui apparaissait comme une condition primordiale.

Oui sans doute, ses Franciscaines devaient être d'actives missionnaires de vérité :

« Remercions Dieu qui nous a donné la vocation missionnaire, méditait-elle le onzième dimanche après la Pentecôte, afin que nous disions dans le monde entier *Ephphetha !* Que les aveugles voient ! que les sourds entendent ! » Mais elle ajoutait aussitôt : « Pour qu'une Missionnaire se fasse l'écho de la parole puissante du Rédempteur, il faut qu'elle ne soit elle-même ni sourde ni muette, et que sans cesse elle prête l'oreille à la voix de Jésus. »

Oui, sans doute, ses Franciscaines devaient être d'actives ouvrières de charité ; mais elles devaient trouver le « secret », au milieu même des œuvres de miséricorde, de rester unies à Jésus. Ce secret, il semblait à Marie de la Passion, qu'au jour de la Visitation la Vierge Marie le leur avait enseigné, et cette solennité devait, dès lors, être chère aux Franciscaines Missionnaires. Car Marie était apparue ce jour-là comme « inondée des flots de la divinité », et pourtant on l'avait vue « se lever, pour aller voir sa cousine Élisabeth, pour se dévouer au prochain » ; elle avait montré qu'elle « possédait assez son Dieu pour le donner, et qu'en le donnant elle lui restait unie. »

« Et telle est, professait Marie de la Passion, l'âme de la vie missionnaire ».

S'appuyant sur une telle doctrine, elle pouvait, d'un même souffle, d'une même haleine, prescrire un amour recueilli pour le Christ, et une miséricorde expansive à l'endroit du prochain : n'étaient-ce pas là les deux faces de l'idée même de charité ?

Elle osait affirmer qu'« une missionnaire sans miséricorde, sans amour pour les pauvres de l'âme et du corps, ne saurait jamais être une vraie missionnaire. » Elle attendait de ses Filles qu'elles s'habituassent « à la pratique d'une charité vraiment catholique qui s'étendît à tous et n'exceptât personne ».

Pas d'exclusion, mais pourtant une préférence.

« Si nous sommes humbles, nous aurons une préférence pour les petits », suggère-t-elle dans les *Méditations*, et déjà les Constitutions disaient : « Que les Franciscaines donnent surtout leurs soins aux enfants pauvres et délaissés, se souvenant que Notre Seigneur a chéri, entre tous, les petits de la terre. »

« Les pauvres, les païens, voilà notre part d'héritage », proclame-t-elle dans une de ses lettres. Mais dans une autre, l'horizon s'élargissait encore : « Je voudrais vous faire entendre un appel qui a retenti dans mon âme. Des âmes ! des âmes ! Quand on pense qu'elles ont coûté le sang d'un Dieu, on se sent une passion d'arriver à les conquérir à Jésus-Christ ». A l'œuvre donc, dans les dispensaires ! On y devait « soigner tous les malades sans distinction de religion, cherchant à leur inspirer l'estime du christianisme, ce qui peut être pour eux, en ce moment ou plus tard, la voie de la conversion. »

Mais, au risque de se répéter, elle revenait sans cesse sur les vertus intérieures et sur l'apprentissage psychologique qui devaient être l'assise de ces œuvres mêmes de miséricorde. On l'entendait citer le mot de saint Philippe Néri : « Si nous voulons aider notre prochain avec zèle, nous ne devons nous réserver pour nous-mêmes ni lieu, ni heure, ni saison. »

On l'entendait répéter que « les âmes étroites, mesquines, personnelles, ne sont pas faites pour la vie missionnaire. » Et puisqu'il en était ainsi, pour empêcher « que l'amour-propre ne dévorât, au cours de leur vie d'œuvres, les mérites de ses Filles », elle leur représentait que les traverses leur étaient nécessaires. « Pour donner sans épuiser jamais, insistait-elle, il faut que nous possédions intérieurement un véritable trésor. Basons-le sur un sincère mépris de nous-mêmes ; si l'amour-propre nous quitte, nous serons remplies de Notre Seigneur, et pourrons donner aux autres ce Jésus qui sera toute notre richesse. »

N'ayant lancé ses Filles dans la mêlée de l'action qu'après les avoir expressément formées à l'union avec le Christ, ses conseils les rejoignaient, au cœur même de leur tâche, pour les ramener de temps à autre vers le mystique tête à tête, où sans cesse se réchaufferait leur ardeur, s'épureraient leurs intentions, se retremperaient leurs énergies.

III

Les périls de la vie missionnaire.
Le remède : l'obéissance.

Une idée obsédait Marie de la Passion : celle des périls auxquels, normalement, inévitablement, les Franciscaines devaient être en butte : ayant engagé la lutte en terre païenne, « contre l'esprit de ténèbres », contre les forces de mal, comment s'étonneraient-elles que cet esprit, que ces forces s'acharnassent sur elles, par une vindicative réaction ?

Elle leur disait dans sa méditation du 6 novembre sur la Bienheureuse Félicie de Méda, une Clarisse du quinzième siècle fort éprouvée par le démon, que les Franciscaines, « chargées de lui donner l'assaut au cœur du monde païen, chargées spécialement d'être victimes pour l'Église et les âmes en union avec Jésus crucifié, et appelées par leur vocation d'adoratrices à exposer, dans les territoires mêmes où l'enfer règne, le Sacrement du Christ, devaient exciter la tempête infernale, et que, par surcroît, le serpent, qui fit tomber Ève par la ruse, les combattrait par des illusions. »

La même idée se rencontre dans les pages que le 8 août elle consacrait aux Saints Cyriaque, Largus et Smaragde : « Le démon, reprenait-elle, a une haine toute spéciale contre les missionnaires, parce qu'ils viennent l'attaquer dans son propre empire, au centre du paganisme, là où il se fait élever des temples, des autels, et adorer à la place du vrai Dieu. Dans notre Europe, presque tous les premiers missionnaires, tous les premiers Papes, ont payé de leur vie leur lutte contre l'idolâtrie. Dans nos missions, nous n'aurons peut-être pas la gloire de verser notre sang comme témoignage de notre foi, mais il est certain que le démon nous fera payer notre vocation missionnaire et cherchera sans cesse, sinon à nous faire perdre cette grâce, du moins l'esprit de notre vocation.

« L'obéissance, l'humilité, la pratique exacte de nos règles, nous feront certainement échapper à ses pièges; mais tremblons s'il est quelque point où sa ruse nous a rendus infidèles en nous entourant d'illusions. »

En sa méditation pour la fête de saint François-Xavier, Marie de la Passion tirait, des leçons mêmes du Bréviaire relatives à l'apôtre des Indes et du Japon, certains avis pour ses Filles : « Quelle illusion de prétendre être victimes et missionnaires, si on ne sait pas souffrir avec Jésus-Christ. » Et en leur rappelant ce texte où il était dit que saint François-Xavier, par humilité, se mettait à genoux pour écrire à son général saint Ignace, elle commentait :

« Le respect, l'obéissance pour l'autorité même éloignée, voilà le secret de la fidélité à la vocation missionnaire. Si nous conservons partout cette obéissance et ce respect de l'autorité majeure, nous triompherons des créatures et de nous-mêmes. Dans les missions, insistait-elle, cette obéissance est une pierre de touche », et elle demandait à ses filles de « mettre leur travail et leur vie sous le manteau d'une inviolable obéissance ».

Les premiers ordres que doit accepter l'obéissance et qu'implique la vocation missionnaire elle-même sont des ordres de rupture.

« Toute Franciscaine missionnaire de Marie, expliquait Marie de la Passion, promet à sa profession d'être toujours prête à laisser pays, famille, province et patrie. Elle est à tous et doit se trouver chez elle dans tous les lieux où l'amour de Notre Seigneur la place par la voix de l'obéissance ».

Elle voulait que chacune de ses Filles, pour pouvoir dire vraiment « Mon Dieu et mon tout », vécût « dans la disposition de tout quitter, de tout accepter au premier signe de l'obéissance », et que chacune fût ainsi prête à tout, susceptible d'être « mise à toute chose », et de se laisser enlever tout, « et de se laisser envoyer partout ».

« Soyez de vraies missionnaires, écrivait-elle dès le 8 mars 1882, disposées, pour Notre Seigneur, à aller partout comme à rester dans le plus pauvre coin ; c'est là le seul vrai esprit missionnaire. Le véritable apôtre n'a que faire des lieux ; il va du Nord au Sud et du Sud au Nord, partout où l'appelle la gloire de son Dieu. Que saint Joseph fasse de vous de tels apôtres, ayant toujours le bâton des missionnaires au chevet et la ceinture de voyage à la taille. Alors vous serez

vraiment détachées, vraiment dépouillées de tout ce qui n'est pas Dieu et son apostolat ».

Elle appelait la méditation de ses Filles sur ce répons de l'office de saint Hilaire : « Plus il s'éloignait, pour l'amour du Christ, du pays de sa naissance, plus il méritait de s'approcher du ciel ».

« Avons-nous, redisait-elle dans la méditation du 3 février pour la fête du Bienheureux Odoric de Pordenone, ce dégagement des lieux et des personnes qui laisse aux Supérieurs l'entière liberté de nous changer quand il convient et de nous envoyer partout travailler à la gloire de Dieu »?

Combien ne dut-elle pas aimer les lignes qu'au début de 1904 elle recevait d'une petite religieuse du couvent de Florence nommée Maria Assunta : « Je vous fais savoir, lui écrivait ingénument celle-ci, que je suis prête à partir si Jésus ainsi le veut ; quand il y aura un départ pour la Chine et spécialement chez les lépreux, vous vous souviendrez de moi ; je suis indigne, mais si Jésus le veut, il vous en fera souvenir »... Et Jésus en fit souvenir Marie de la Passion, car peu de temps après, la Supérieure florentine demandait à Assunta : « Êtes-vous contente d'aller à l'endroit même où vos Sœurs ont été martyrisées ? » Et celle-ci répondait : « Certainement, ma Mère, je suis bien contente, mais si Dieu avait voulu que je reste à Florence, j'aurais été tout aussi contente ». Voilà la Franciscaine selon le cœur de Marie de la Passion. L'année d'après, au Chan-si, Assunta mourra terrassée par la maladie ; et depuis 1932 son Institut et la chrétienté tout entière honorent en elle une Vénérable : l'attitude d'âme que Marie de la Passion, dès 1882, souhaitait de ses « partantes », et qu'à la veille de la mort de la Fondatrice Maria Assunta avait su réaliser dans toute sa plénitude, apparaît ainsi, à la lumière de cette vie si tôt fauchée, comme un apprentissage de sainteté ; et volontiers encadrerions-nous le tableau de l'action missionnaire de Marie de la Passion entre le lumineux programme de 1882 et la fugitive apparition, en cette terre de grâces qu'est le Chan-si, de l'obscure petite Franciscaine modelée par ce programme, modelée, pour servir elle-même de modèle à beaucoup d'autres.

La rupture une fois consommée, l'esprit même qui

l'inspira doit s'affermir et se parachever, dans l'âme de la missionnaire, par l'obéissance à la Règle, et par l'obéissance à l'autorité. Au 3 juin de chaque année, les Franciscaines étaient invitées par Marie de la Passion à méditer sur l'obéissance à la Règle. à l'occasion de la fête d'un disciple immédiat du Patriarche d'Assise, le Bienheureux André de Spello. Un jour, dans sa cellule, l'Enfant Jésus lui était apparu, et semblait vouloir prolonger sa visite, tandis que sonnaient vêpres. Mais André, se souvenant que la Règle l'appelait à vêpres, se hâtait vers la chapelle ; et rentrant ensuite en sa cellule, il y retrouvait son auguste visiteur, qui le félicitait d'avoir obéi à la Règle. Marie de la Passion faisait observer à ses Filles :

« Jetées aux quatre coins du monde, ayant auprès de nous un clergé qui sera tantôt séculier, et tantôt régulier, et, dans ce dernier cas, appartenant à différentes familles religieuses, entraînées aussi par les nécessités des œuvres, notre stabilité sera bien exposée, si l'Institut tout entier n'est pas, comme le Bienheureux André de Spello, animé d'un zèle constant et sans bornes pour la régularité ; nous serons entraînées dans des abîmes d'autant plus profonds, que nous nous laisserons aller davantage aux innovations et à l'esprit personnel ».

L'autorité est issue de la Règle, elle l'explique, elle l'applique. Pour elle aussi, Marie de la Passion réclamait obéissance, même aux heures troubles où l'on ne comprend pas bien, peut-être, l'opportunité ni la raison des décisions. Le souvenir des difficultés rencontrées par le grand apôtre saint Méthode au cours du pontificat de Jean VIII, servait de thème à Marie de la Passion pour donner à ses Filles un tel enseignement. Il faut, leur remontrait-elle, « que nous sachions marcher dans la voie du zèle missionnaire, sans nous laisser arrêter par les difficultés, alors même qu'elles viendraient par le canal de l'autorité. Si Méthode n'était pas venu à Rome, s'il n'avait pas continué après son épreuve à servir l'Église Romaine avec le même zèle, il ne serait pas arrivé à la sainteté et n'aurait pas sauvé tant d'âmes. Il peut arriver parfois, dans les missions et partout, que l'autorité nous paraisse ne pas comprendre notre position ; ses directions peuvent sembler funestes à nos œuvres ; cela ne nous dispense pas de la soumission,

c'est l'heure de la nuit. Les âmes des Saints doivent rencontrer cette pierre de touche, afin d'être éprouvées et purifiées ».

Pour compléter encore ses maximes d'obéissance, Marie de la Passion se plaisait à recueillir, dans l'office de saint Grégoire de Nazianze, ce qu'elle appelait « deux gouttes de miel » pour les « abeilles du Seigneur ». Grégoire, pour rétablir la paix, avait renoncé à l'épiscopat et dit à ses collègues : « Jetez-moi à la mer et, par là, mettez fin à l'orage qui vous agite ». « Si dans les missions, concluait Marie de la Passion, Dieu permet que les pasteurs de l'Église ou leurs aides nous éprouvent, tout en sauvegardant la gloire de Dieu et sans jamais laisser toucher à l'intégrité de nos constitutions, plutôt que de troubler la paix, laissons-nous jeter à la mer ». Et le même Grégoire, d'autre part, interprété par Marie de la Passion, semblait, d'outre-tombe, recommander aux Franciscaines « un complet détachement des charges ». « Ne les cherchons jamais, insistait-elle, soyons prêtes à les quitter et à nous les laisser reprendre ».

Les requêtes de l'obéissance, et l'amour que cette vertu réclame, devaient, aux regards de Marie de la Passion, prévaloir, non pas seulement sur l'attachement qu'on pouvait avoir pour quelque charge flatteuse, mais aussi sur le goût même qu'à part soi, dans son tout petit coin, on pouvait éprouver pour son poste de mission. Le 22 octobre, elle invitait ses Filles à méditer sur la vie d'un Franciscain polonais de la fin du quinzième siècle, le Bienheureux Ladislas de Gielnow, qui fut cinq fois provincial, et qui laissa ensuite au chapitre de ses Pères le soin de lui fixer sa résidence.

« Il arrive souvent, commentait Marie de la Passion, qu'on veut retenir une missionnaire dans un lieu, dans une charge ; elle-même finit par y attacher son cœur et se croit nécessaire. Se lier ainsi n'est plus être une fille des apôtres, une vraie missionnaire ».

« Quelles que soient les consolations que nous goûtions dans notre vie missionnaire, redisait-elle le 14 novembre dans une méditation sur la vie d'un martyre franciscain du quatorzième siècle, le Bienheureux Nicolas Tavilleo, ne disons jamais : c'est assez ; ne nous créons jamais un nid doux et conforme aux goûts de notre nature, et où nous prétendions vivre et mourir. Au contraire,

dévorées du zèle de la maison de Dieu, soyons prêtes, au premier désir de l'obéissance, à voler au champ du combat, pour y souffrir et y mourir davantage à nous-mêmes ».

IV

De sacrifice en sacrifice. Contenu spirituel et préparation technique d'une vie missionnaire.

Ce sacrifice initial qu'est la rupture sera pour la Franciscaine Missionnaire, telle que la conçoit Marie de la Passion, le point de départ de toute une série de sacrifices qu'amèneront les nécessités quotidiennes, — série âprement continue qui ne s'achèvera qu'avec la vie même de la missionnaire. Elle trouvait dans l'histoire même de l'ordre de Saint-François une apologie vivante de la vaillance à s'immoler. En ce dimanche où l'Ordre Franciscain fête le Saint Sépulcre de Notre Seigneur, elle disait à ses Filles :

« Les Croisés n'ont pas su conserver à l'Église le tombeau du Sauveur. Ce que la puissance humaine n'a pas su faire, la pauvreté l'a accompli. L'armée des Frères Mineurs est restée aux Saints-Lieux. De quels glaives se sont servis ces soldats de l'Évangile ? du glaive du sacrifice et de la prière ; ils ont été victimes et ils ont été adorateurs. C'est aussi toute notre vocation de Franciscaines Missionnaires. Destinées à aider la résurrection de Jésus dans les âmes, perdues au sein de l'idolâtrie et de l'hérésie, nous aurons comme nos pères l'occasion de pratiquer une grande patience et un constant oubli de nous-mêmes. Dans nos découragements missionnaires, souvenons-nous du courage franciscain en Terre-Sainte. »

Marie de la Passion ne voulait pas qu'on cachât aux postulantes les sacrifices exigés par la vie missionnaire ; elle voulait qu'on leur fît comprendre que les épreuves et la souffrance ne leur manqueraient jamais, surtout dans les missions lointaines. « Les pasteurs et missionnaires de la vérité, observait-elle, vivent toujours leur vie marquée de la croix. » Le dénûment, spécialement, était une éventualité que des Franciscaines

missionnaires devaient avoir envisagée dès avant leur départ ; elle voulait expressément que les Novices fussent « assez énergiques et mortes à elles-mêmes pour l'affronter sans découragement. »

Dans la méditation du 7 août sur la fête de Saint Gaëtan, elle s'écriait :

« Comment pourrions-nous gagner les autres à Jésus-Christ, si nous commencions par nous attacher nous-mêmes aux choses de la terre ? Si nos couvents, les objets à notre usage, notre manière de vivre, n'étaient pas de la plus stricte pauvreté, et dignes en tout de notre séraphique Père, nous ne serions plus que des hypocrites, et nous n'aurions plus aucun droit à notre vocation spéciale qui est de continuer, autant qu'il est en nous, la mission de Marie sur la terre ».

Tout au contraire, elle osait discerner une sorte de vertu apostolique, une spontanéité conquérante, dans l'état d'une âme « morte à elle-même, à tout ce qui est créé, et livrée par l'amour à l'action du bon plaisir de Dieu. Cette âme, disait-elle, entraîne les autres âmes à combattre le bon combat ; on se dit qu'un tel mépris de soi-même ne peut exister sans la sainteté, on l'admire d'abord, on l'imite ensuite. La vertu est vraiment missionnaire, elle soulève et convertit ceux qui en sont témoins ».

Ainsi, l'adhésion mortifiée, résignée, passive en apparence, à tout ce qui broie ou meurtrit le vouloir personnel, apparaissait-elle à Marie de la Passion comme susceptible de devenir un instrument d'action et une force de conquête.

Mais, en vue même de cette action, de cette conquête, il convenait et elle exigeait que ses Filles eussent une culture linguistique, et une culture intellectuelle ; elle n'était pas sans pressentir que pour un certain nombre d'entre elles, ces exigences pédagogiques seraient peut-être fastidieuses. Comment cependant eussent-elles pu s'en plaindre, si Dieu voulait que la préparation technique de leur besogne de missionnaires fût comme un épisode de leur vie de sacrifices, d'avance acceptée, d'avance acclamée par leurs âmes éprises et soumises ?

« Auxiliaires des apôtres, expliquait Marie de la Passion, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont

besoin de s'imposer au respect des peuples qu'elles évangélisent, et de leur apporter, avec la charité, la science et la vraie civilisation qui les éclairent. » Et dans la méditation qu'elle leur proposait pour le 25 Novembre, fête de sainte Catherine, elle leur disait : « Soyons, comme Catherine, désireuses de nous instruire. Une missionnaire doit se faire respecter là où Dieu l'envoie convertir les âmes ; pour leur inspirer de la confiance, pour leur enseigner Jésus-Christ, il est nécessaire qu'elle ait elle-même une instruction plus qu'ordinaire, surtout en matière de religion. » Et elle leur recommandait d'être « exactes à lire un catéchisme complet et raisonné, comme il est prescrit à l'article 72 des Constitutions. »

Mais c'était, surtout, sur un rapide apprentissage des langues exotiques, qu'elle insistait en termes pressants. Ce serait pénible : tant mieux, moralement parlant, si les difficultés mêmes d'un tel apprentissage s'inséraient dans cette trame de sacrifices qui devait composer leur vie. Elle les pressait, le jour où elles fêtaient les saints Cyrille et Méthode, apôtres du monde slave, de se conformer à l'exemple de ces deux saints en prenant la résolution « d'apprendre courageusement les langues utiles à leur vocation missionnaire, et aussi de perfectionner toutes les industries, tous les talents qui sont avantageux aux mêmes fins ».

Il ne lui échappait pas que certaines de ses Filles manqueraient de facilité naturelle pour de telles études ; c'est à celles-là, surtout, semble-t-il, qu'elle destinait la méditation par laquelle, à la date du 5 Septembre, elle commémorait le Bienheureux Gentil de Mathelica, apôtre du Levant méditerranéen dans la première moitié du quatorzième siècle, et mort martyr en Perse. Ce Franciscain avait une peine immense à s'assimiler les idiomes levantins, et la tradition voulait que le Christ, prenant pitié, eût renouvelé pour lui le miracle de la Pentecôte. « Les débuts sont rudes, expliquait à ses Filles Marie de la Passion. Nous sommes tentées de nous décourager comme le Bienheureux quand il se trouva dans l'incapacité d'apprendre les langues : recourons à Jésus, persévérons ; nous n'obtiendrons peut-être pas un miracle aussi éclatant, mais le Seigneur, fidèle à ses promesses, viendra à notre secours ». Au demeu-

rant, n'est-ce pas en se mesurant avec des langues complètement nouvelles pour e les, que les Franciscaines trouveraient une insigne occasion de combattre le défaut que leur fondatrice jugeait le plus opposé à la vocation missionnaire, et qui n'était autre que la paresse ? Elle est, observait Marie de la Passion, « l'antipode du dévouement », qui tout au contraire, « cherche plutôt à prendre la peine qu'à la donner aux autres ».

V

L'union autour de l'autorité : paroles testamentaires de Marie de la Passion.

Combien Marie de la Passion s'étendait volontiers sur tout ce que la pratique de l'obéissance pouvait ajouter au perfectionnement individuel, nous l'avons dit tout à l'heure. Elle était, peut-être, plus éloquente encore, lorsque, parlant en chef d'une armée d'apôtres, elle exposait aux diverses supérieures provinciales et locales que l'union intime et profonde avec la supérieure générale était une garantie de l'union missionnaire. Elle leur disait en propres termes au début de 1899 :

« Gardez, mes enfants, vous surtout qui êtes Supérieures, la parole qui va suivre comme un testament de votre Mère Fondatrice, et que ma longue expérience des Missions vous la rende sacrée :

« L'obéissance, l'union à votre Supérieure Générale, sera la force de l'Institut et la clef qui vous ouvrira la porte du paradis.

» Nos couvents sont à de grandes distances, nous sommes destinées à travailler avec les prêtres séculiers et avec tous les Ordres religieux puisque le Saint-Siège peut nous envoyer partout. Si nous faisons bande à part, si nous ne tendons pas de toutes nos forces à l'esprit de communauté qui est celui de famille, nous serons bientôt une mosaïque et nous aurons perdu cette union qui fait la force de la vie missionnaire.

» Donc, mes enfants, vous surtout qui avez la charge de vos Sœurs, ayez en horreur toute parole qui tendrait à vous soustraire ou à vous éloigner de la Mère Générale et de son Conseil. C'est une grande illusion de croire

qu'à cause de l'éloignement on ne vous comprend pas. C'est juger des choses très naturellement. C'est le grand danger de la vie missionnaire, où l'on se trouve nécessairement loin de l'autorité principale.

» Mais le Saint-Esprit fait-il attention aux distances ? Sa grâce n'est-elle pas promise à l'autorité, à l'obéissance ? Ne serait-il pas plus juste de dire et de penser qu'il est avec l'autorité malgré la distance ? Et que, si nous jugeons le contraire, c'est que la nature, nos passions, celles de tous ceux qui nous entourent, nous font apprécier les choses d'une manière humaine et naturelle ?

» Mes chères enfants, je ne pense à personne en vous écrivant ces avertissements, c'est bien plutôt à l'avenir que je songe ; tant que je serai de ce monde, un certain respect, une reconnaissance qui se conçoit pour ce que j'ai souffert pour vous enfanter à la vie religieuse, garantira l'Institut de malheurs trop communs dans les missions. Mais, après ma mort, je vous en conjure, mes filles présentes et à venir, souvenez-vous de ma parole testamentaire et des explications que je vous en aurai laissées. Je vous le répète et je voudrais le graver dans vos cœurs et dans vos âmes : l'obéissance, l'union à votre Supérieure Générale, sera la sauvegarde de l'Institut et la clef du paradis, pour une Franciscaine Missionnaire de Marie. Qu'a-t-elle à craindre, celle qui est unie par l'obéissance à sa Mère Générale, au représentant de Saint-François, et ainsi au Vicaire de Jésus-Christ lui-même ? »

Elle était assez assurée du cœur des ses Filles pour savoir que, de tous ces arguments, il n'était nul besoin ; mais elle légiférait pour l'avenir ; et d'avance elle affermissait, par sa dialectique, l'autorité de celles qui hériteraient de son glorieux fardeau.

VI

Marie de la Passion

et l'esprit de conquête spirituelle.

« Voici que j'envoie mon ange, et il prépare la voie devant ma face ». Lorsque au livre des Machabées Marie de la Passion lisait cette parole, mise sur les lèvres de

Dieu, elle disait : « Le Seigneur devrait pouvoir dire cela de l'Institut des Franciscaines, dire cela de chacune d'entre elles ».

Lorsque les Franciscaines lisaient au sixième dimanche après l'Épiphanie l'épitre de Saint Paul aux Thessaloniciens, elles devaient — ainsi le suggérait Marie de la Passion — considérer comme adressées à elles-mêmes, par saint François, les paroles que saint Paul avait destinées à ses ouailles. Il lui semblait que saint François à son tour, reprenant les termes de l'Apôtre des Gentils, pût leur dire en vérité : « Notre enseignement évangélique au milieu de vous n'a pas été seulement en paroles mais accompagné de prodiges, soutenu de l'Esprit Saint et favorisé d'une abondante plénitude » ; il lui semblait que les fils de Saint-François, les Franciscains de la fin du dix-neuvième siècle, pouvaient, empruntant la même épître, leur dire à leur tour : « Vous êtes devenues nos imitatrices et celles du Seigneur, ayant reçu la parole séraphique parmi de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit-Saint. Non seulement vous êtes cause que la parole du Seigneur s'est répandue avec éclat, mais la foi que vous avez en Dieu est devenue si célèbre, qu'il n'est pas nécessaire que nous en parlions ».

Ainsi, Marie de la Passion voulait-elle insérer l'action de ses Filles dans l'histoire missionnaire du vingtième siècle, comme saint Paul avait voulu qu'au premier siècle s'insérât immédiatement dans l'histoire de l'Église en marche l'apostolique action de ces néophytes que son âme avait donnés à Jésus.

Etre intermédiaires entre les femmes païennes et les prêtres dont elles seraient les auxiliaires : c'était là l'idéal que pour ses Filles elle caressait, et lorsque au 17 juin le calendrier liturgique ramenait la fête de saint Boniface, elle saisissait l'occasion pour évoquer devant elles la figure de Lioba, l'abbesse apôtre, collaboratrice de Boniface pour l'évangélisation de la Germanie. Ses pas la portaient vers la confession de Saint Pierre au 18 Novembre de chaque année, jour de la dédicace des basiliques des saints Pierre et Paul ; elle voulait que toutes ses Filles fussent informées qu'en ce jour, spécialement sous la coupole étincelante, elle demandait à Dieu, pour elles, le zèle apostolique.

Ce zèle, elle réclamait qu'il se soutînt, se prolongeât, s'acharnât, indépendamment du succès.

« Il faut que nous sachions creuser fortement les sillons de la foi partout où Dieu nous enverra. Nous ne verrons peut-être pas le résultat de nos travaux ; d'autres viendront et moissonneront les fruits de nos souffrances et de nos sacrifices. Mais nous aurons déjà reçu notre récompense ».

« Nous avons dans l'Institut, rappelait-elle à ses Filles, un refrain qui nous est propre, que nous chantons chaque année le jour de l'Immaculée Conception :

« Garde ta famille en ton cœur,
« Et par elle donne à la terre
« La paix, la paix du Rédempteur.

« Là est tout le secret de notre vocation ; chacune de nous, l'Institut tout entier, devrait, en union avec Marie et par elle, partager sa mission, faire la paix entre le ciel et la terre, obtenir que le règne de Dieu arrive ».

VII

LA FRANCISCAINE ET LA VIE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE : LA FRANCISCAINE ET SAINT JEAN-BAPTISTE.

Assurément, il convenait que le labeur de ses Filles eût un point d'attache, fixé par l'autorité ; mais il ne déplaisait pas à cette fondatrice que leur apostolique imagination demeurât en éveil et en branle, et les élevât au-dessus de la routine du trantran quotidien ; il ne lui déplaisait pas que, tout en servant Dieu dans le petit coin de terre auquel l'Église elle-même affectait leurs forces, elles sentissent leurs âmes travaillées et comme secouées par toutes les aspirations et par toutes les ambitions de l'Église. Au 1er juin, ses Filles, d'après la liturgie franciscaine, avaient à commémorer ce Bienheureux Jacques de Strépar, Franciscain de Cologne, qui fut, à la fin du quatorzième siècle et au début du quinzième, l'apôtre des Russes, et qui fit de sa ville archiépiscopale de Kalitz une sorte de quartier général pour l'expansion du Credo, et du culte, et des œuvres.

de charité. « O bienheureux évêque, disait devant ses Filles Marie de la Passion, obtenez-nous votre largeur de vue ».

Et elle leur suggérait de demander à Dieu « un cœur large » « qui s'occupât, non seulement de leur vie à elles, mais de tous les champs d'apostolat auxquels la divine Providence leur permettait de travailler » ; elle souhaitait qu'elles étendissent leur intérêt à toutes ces œuvres dont s'occupent l'Ordre et l'Institut ». Elle les invitait même à dire à Dieu : « Faites que, montant plus haut encore, nous travaillions, dans la mesure où nous le pouvons, à toutes celles qu'embrasse votre Sainte Église ».

Ainsi s'élargissait l'horizon devant les regards des Franciscaines, lorsque ces regards suivaient ceux de leur Mère, là où le règne de Dieu requérait des concours ; mais l'ampleur attirante, effarante, de l'immense tâche spirituelle, ne devait ni les griser, ni exalter en elles leur propre personnalité. L'image de ce qu'elles devaient être, elles la trouvaient dessinée par leur Mère dans sa méditation sur la fête de saint Jean-Baptiste.

« Une âme missionnaire, proclamait-elle, doit être, comme le Baptiste, un précurseur de Jésus, mais pour qu'elle soit digne de sa vocation, il faut que le Seigneur la purifie et qu'elle conserve sa conscience dans l'innocence ». Ainsi mortifiait-elle par le devoir d'une humble vigilance cette sorte de joie de vivre que peut susciter en une âme le rôle de devancière — de devancière du Christ. Mais une fois prise cette précaution, elle continuait avec un accent d'allégresse : « Une âme missionnaire vraiment fidèle est la joie du ciel et de la terre ; elle prépare les sentiers au Seigneur. Attiré par sa vertu, on vient à elle, puis on marche à sa suite vers Jésus ». Mais de nouveau, l'exemple du Précurseur devait amener à se replier sur elle-même, en un mouvement d'humilité, cette âme entreprenante et victorieuse. « Fervente émule du Précurseur, reprenait Marie de la Passion, la fidèle missionnaire renvoie toute gloire à Dieu, lui donne les cœurs, se méprise sincèrement elle-même, ne se croit digne de rien. Sa vie dit sans cesse la belle parole du Saint Précurseur : « Il faut que Jésus croisse et que moi je diminue ». La voix même du Baptiste, répercutée par Marie de la Passion, donnait

ainsi leur programme aux Franciscaines Missionnaires de Marie ; elles agiraient, pour la croissance du Christ, et, tandis qu'il croîtrait, s'effaceraient, jusqu'à l'effacement suprême...... qui s'appelle la mort.

« Avant d'être Supérieure, racontait un jour Marie de la Passion, je n'avais jamais vu mourir, bien que le bon Dieu eût rappelé à lui beaucoup des miens, mais on ne m'avait jamais permis d'être présente à leurs derniers moments. Supérieure, je compris que mon devoir était d'assister mes Filles. La première fois cela me coûta beaucoup. Alors, je me tournai vers le souverain maître de la vie et de la mort, et je lui fis cette prière : « C'est mon devoir, je fermerai les yeux à toutes celles que vous m'enverrez à assister, mais en retour de cette offrande que je vous fais, ô mon Dieu, accordez-moi qu'elles aient toutes une mort douce et consolante ».

Une mort douce ne suppose-t-elle pas, par une sorte de réciprocité, une certaine attitude de l'âme, que Bossuet définissait à merveille lorsqu'il disait de la duchesse d'Orléans : « Madame fut douce envers la mort ». J'imagine que Marie de la Passion eût aimé à recueillir, au sujet de ses Filles, un témoignage de même ordre, celui de ce médecin protestant qui, aux Indes, observait : « On dirait que ces femmes aiment à mourir, elles ont l'air si paisibles, si joyeuses ».

Le dix-neuvième siècle ne devait pas s'achever sans que l'état même de victimes auquel de tout temps elle avait voué toutes ses filles, n'attachât quelques-unes d'entre elles à la besogne des léproseries et ne s'achevât pour quelques autres dans l'immolation sanglante.

Georges GOYAU,
de l'Académie Française.

L'enseignement en Mission
DANS LE VICARIAT
de Nouvelle Guinée Néerlandaise

Dès le commencement la Mission s'est efforcée de s'emparer de l'enfant pour lui donner une éducation chrétienne, selon l'adage : « Qui a l'enfant, a l'avenir ». Pour avoir de l'influence sur l'enfant, l'école est absolument nécessaire ici. Les premiers missionnaires en étaient convaincus et, visitant les villages, ils demandèrent à ériger des écoles. L'approbation était signe que le village se déclarait pour notre religion. Plus tard quelques villages, deux ou trois, aux îles Kei, demandèrent une école sans religion et le gouvernement y plaça des instituteurs protestants, mais cet état de choses ne dura pas longtemps : ils suivirent la religion de leurs maîtres d'école et ainsi ces quelques villages étaient perdus pour nous.

En Nouvelle Guinée Néerlandaise du Sud, les indigènes ne voulurent pas des écoles et nos missionnaires ne purent rien faire que baptiser quelques enfants en péril de mort. Aujourd'hui la situation est bien changée. Avec l'aide du gouvernement on a pu ériger des écoles, qui sont bien fréquentées par les enfants.

Ils y entrent à l'âge de 7 ans environ et y restent 5 ou 6 ans, quelquefois plus longtemps car on y trouve des têtes bien dures et la science ne s'infiltre que lentement. Cet état de choses, on le trouve dans les régions déjà assez bien organisées ; il va sans dire que pour d'autres districts une autre méthode est suivie. Quant aux écoles qui reçoivent des subsides du gouvernement on doit se tenir aux prescriptions données. Ainsi les enfants doivent être au nombre de 25 au moins, ne peuvent rester

plus de 6 ans à l'école, pas plus de 3 ans dans une même classe, et le maître doit être pourvu d'un brevet de capacité. Pour les autres écoles on est plus libre : on y reçoit des enfants plus avancés en âge, pour les absences on doit être plus clément, mais peu à peu on revient à la situation normale.

Quant aux filles, d'après les statistiques, elles sont bien moins nombreuses que les garçons. Et voici pourquoi : souvent les filles ne reçoivent pas la permission de venir à l'école parce que les parents sont d'avis que tout cela peut être bon pour les garçons, mais tout à fait superflu pour les filles ; celles-ci peuvent rendre plus de services en restant chez elles, pour aider à travailler, garder les petits enfants, etc... Cette situation n'est pas partout la même. Ainsi aux îles de Tanimbar dans la plupart des villages, les filles fréquentent l'école aussi bien que les garçons ; on connaît également bien des villages où les enfants qui ont l'âge d'aller à l'école y vont aussi. Voici la statistique des enfants aux écoles de village : garçons : 3.677 — filles 2.150. 155 écoles.

A l'école du village, on ne connaît que trois classes, après lesquelles l'instruction doit être supposée complète, pour ceux qui vont aider les parents au jardin et à d'autres travaux. Les plus savants peuvent se présenter à l'examen pour entrer à l'école de catéchistes ou plutôt à l'école de maîtres-catéchistes, puisque ces fonctions ne sont pas séparées. Cette école est la continuation de l'école du village ; on y reste trois ans, les trois classes sont suivies d'un cours normal, où on apprend à se préparer à la tâche de maître d'école. Pendant ces années de cours normal (deux ans) les élèves vont à l'école du village pour y faire la classe, apprendre à faire l'administration, etc... A la fin de la deuxième année, les élèves passent un examen devant l'inspecteur indigène et, ayant réussi, ils reçoivent le brevet de maître d'école.

L'enseignement à « l'école de continuation », comme elle est appelée ici, est celui de l'école primaire mais sur une base un peu plus large. L'arithmétique est la grande pierre d'achoppement pour la plupart des élèves, et à cause de cette malheureuse pierre plusieurs font une culbute et ne se relèvent que l'année suivante quand ils peuvent se présenter une seconde fois. Au mois de juin,

19 ont passé leur examen d'admission ; 123 élèves des écoles de village s'étaient présentés, une trentaine avec succès ; 26 ont été admis. Comme il a été déjà dit, le maître d'école est aussi catéchiste, et cette fonction est bien plus importante, car il ne s'agit pas seulement des enfants mais de la christianisation de tout le village où il est placé. Il y a tant de villages où le missionnaire ne vient qu'une ou deux fois par mois ; d'autres où l'on ne voit le Père que quelques fois par an. Et ce sont les catéchistes qui ont charge de faire le catéchisme aux enfants, aux catéchumènes, de les préparer au baptême, en plusieurs lieux. Ils doivent intervenir parfois afin que les principes de la religion ne soient pas foulés aux pieds par les païens, par les chrétiens moins fervents, ou par les adeptes des autres religions qui se trouvent ici, les protestants et les mahométans. Aussi est-il facile de comprendre que l'on désire pour cette tâche des hommes qui ont déjà l'expérience de la vie, qui ont de l'initiative, qui sont sans peur mais aussi sans reproche : tant de conditions qui souvent ne sont pas remplies. Pourtant on ne peut laisser tel ou tel village sans maître catéchiste ; on est donc forcé de se contenter de catéchistes qui peuvent devenir quelque chose mais qui pour le moment, sont cause de beaucoup de déceptions.

Pour mieux comprendre notre situation, il faut savoir que ces maîtres-catéchistes sont pour la plupart originaires des îles de Kei. Or la religion n'y est pas encore depuis assez longtemps pour que ces jeunes hommes qui viennent de l'école soient imbus des principes de la religion comme en Europe où on les connaît depuis des centaines d'années. En outre, la mentalité des orientaux diffère beaucoup de celle des occidentaux. Assez souvent on ne se comprend pas trop bien. Précipitation occidentale contre le flegme oriental. Que de fois le missionnaire devient nerveux par telle ou telle affaire et souvent son catéchiste doit le calmer, disant : « Cela s'arrange mon Père », et il a raison.

Quant au règlement des maîtres catéchistes voici le principal. A 5 heures 30 environ, on donne un signe, soit par la cloche, soit avec le gong ou le triton, afin qu'ils s'éveillent et disent la prière du matin dans la maison.

A six heures, les enfants s'assemblent avec le catéchiste

dans la chapelle ou église du village pour dire quelques prières, lesquelles sont précédées et suivies d'un cantique. Généralement les jeunes gens et les jeunes filles assistent aussi à cette prière du matin ; les autres y viennent selon leur zèle, qui n'est pas le même dans tous les villages. Quand un missionnaire vient dire la Sainte Messe et faire le catéchisme tous doivent être présents et le sont en fait. Après la prière il y a catéchisme pour les enfants. Après cet exercice ceux-ci vont chercher quelque chose à manger dans la maison paternelle, mais ils ne sont pas sûrs d'y trouver de quoi se rassasier, car souvent la nourriture n'est pas encore prête et alors ils pourront l'avoir après les premières heures de classe ; ou bien il n'y a rien à la maison, dans ce cas ils iront au jardin, à midi, où leurs parents leur préparent un petit dîner. Des cantines scolaires, on ne les connaît pas encore ici, et pourtant cela serait une solution bien pratique pour plusieurs !

A 8 heures, le gong ou le triton appelle les enfants pour la classe. Ne pensez pas qu'on court pêle-mêle pour attraper sa place. Loin de cela. Le maître se trouve près de la porte, et les enfants se rangent en deux rangs, pourvus de leurs instruments. D'abord, ils sont examinés quant à leurs instruments d'école : les « lidi » nécessaires pour les leçons de calcul (les lidi sont des nerfs de palmier) dans un étui de bambou ; vient le triangle en bois, qui aura sa place entre l'ardoise et le bord du banc pour donner la position exigée à l'ardoise quand ils doivent l'employer. Puis la petite bouteille contenant l'eau nécessaire pour nettoyer l'ardoise et un petit chiffon pour sécher. Nettoyer l'ardoise avec de la salive, cela n'est pas permis ! Une petite règle est aussi de rigueur. Avec cette boutique, ils entrent en classe et y restent jusqu'à neuf heures et-demie ; à dix heures, ils reviennent et après deux heures c'est fini. Dans l'après-midi, ils sont libres et les maîtres peuvent travailler à leur jardin, ce qui n'est pas chose inutile puisque les gages ne sont pas trop grands. Vers le soir on fait la prière dans la chapelle ; après quoi il y a catéchisme pour les catéchumènes ou classe de chant. Vers huit heures le signe pour la prière du soir dans la maison est donné.

Au mois d'octobre, il y a vacances, un mois tout entier.

C'est peut-être un peu long pour ces amis des bois, surtout quand le maître-catéchiste va aussi en vacances et passe ce temps dans son village natal.

***

Les écoles de village et de catéchistes ne suffisent évidemment pas. Il reste encore à donner une instruction plus ample à ceux qui désirent quelque chose de plus, et la Mission elle-même aussi veut pousser les jeunes gens qui, par leur esprit et par leur caractère, méritent d'avoir l'occasion de se développer un peu plus. Du reste, dans ces contrées où les protestants veulent s'emparer de tout, il faut tâcher d'introduire aussi les catholiques dans les diverses fonctions qui peuvent être remplies par des indigènes, soit ici, soit au dehors.

Or pour remplir des fonctions plus hautes, il est urgent de savoir parler et comprendre le Hollandais, et même si cette langue n'est pas exigée, c'est en tout cas une recommandation de plus. Or, pour apprendre cette langue, on a des écoles, qui s'appellent : écoles hollandaises-indigènes (E. H. I.). Ce sont là également des écoles primaires mais avec la langue hollandaise au lieu de la langue malaise. Elles comptent 7 classes, souvent aussi une classe préparatoire.

Les classes finies, les élèves peuvent se présenter à un examen pour obtenir le brevet dit : le brevet de petit-fonctionnaire. Cette école est obligatoire afin de pouvoir fréquenter l'école secondaire supérieure et d'autres où l'instruction se fait en langue hollandaise.

Cette école est aussi l'école préparatoire pour nos séminaristes puisqu'il convient d'employer le hollandais au séminaire comme aux autres écoles secondaires et supérieures. Pour nos futurs prêtres il est bien utile, sinon nécessaire, de connaître une langue européenne, puisqu'on trouve bien peu de livres de spiritualité et de culture catholique en langue malaise. C'est aussi utile pour apprendre le latin, car la langue malaise est assez simple de construction et d'étymologie et bien différente des langues européennes. Bref, l'E. H. I. est acceptée pour nos futurs prêtres et les résultats sont très consolants.

Les supérieurs de la mission ont bien étudié la ques-

tion et ont suivi l'exemple des autres missions des Indes néerlandaises. En outre, le Directeur de l'école des catéchistes a fait un voyage pour étudier de près cette question dans la Préfecture de Manado où les écoles sont très florissantes grâce aux Frères et aux Sœurs qui se consacrent avec une grande générosité à l'instruction des indigènes parmi une population qui, pour la plus grande part, est protestante. Donc on en parla avec des maîtres du métier qui conseillèrent d'ériger au plus vite une école hollando-indigène, aux îles Kei, qui fût une école pour les catholiques et aussi pour les autres, soit protestants, soit mahométans. Le Vicaire apostolique fut du même avis, et, quatre mois plus tard, cette école était un fait accompli. Le Directeur de l'école des catéchistes qui a un brevet de maître d'école, en fut nommé directeur, et, avec l'aide d'un maître de Manado, on pouvait commencer. L'école fut bâtie à Toeal, chef-lieu de ses îles où réside le fonctionnaire de l'État, et où habitent aussi les marchands arabes et chinois qui furent très contents de cette école. Pour les enfants venant de loin, on bâtit un petit internat, seulement pour les élèves catholiques. Peu de temps après, les protestants excités par notre zèle et ne voulant pas que les enfants protestants fréquentassent notre école, bâtirent aussi une E. H. I. et ainsi il y eut de la concurrence. Ce fait empêchait d'agir pour recevoir des subsides du Gouvernement. D'abord nous avions chance d'en obtenir puisque dans les îles de Moluques on ne trouvait pas ces écoles si ce n'est à Amboine ; mais si nous avions obtenu des subsides, les protestants en auraient aussi réclamés, et donner des subsides pour deux écoles c'était trop fort ; alors pas une seule n'en obtint.

Plus tard, on dit de la part du Gouvernement qu'une E. H. I. dans ces contrées n'était pas nécessaire, que la population n'était pas encore mûre pour un tel développement. Ensuite on finit par décréter qu'un élève de notre école ne pourrait être admis à une école moyenne ou secondaire s'il n'avait pas fréquenté une E. H. I. reconnue par le Gouvernement. Ainsi on finit par supprimer la 7e classe, et les élèves devront finir leur dernière classe ailleurs.

En juillet l'école comptait 99 garçons et 16 filles.

Les premiers candidats prêtres sont partis pour le

petit séminaire de Woloan Res, Manado, en juillet 1931. Ils étaient quatre. Cette année, trois autres sont partis avec le même dessein. Fasse le bon Dieu qu'ils persévèrent.

En juillet 1931, on a ouvert une E. H. I. à Amboine, là où Saint François-Xavier a évangélisé les ancêtres des protestants qui se trouvent aujourd'hui dans cette île. Les prêtres furent bannis par les calvinistes hollandais, et la population livrée de force au protestantisme. Quoiqu'un écrivain protestant ait écrit que « le levain catholique n'a pas encore tout à fait disparu », la population est protestante, et on y trouve tant de préjugés contre notre sainte religion, que la conversion à la foi de ses pères demande bien des grâces de Notre Seigneur, et ces grâces sauront triompher de toutes les difficultés.

C'est par l'école que nous espérons réussir un peu avec l'aide de Dieu.

L'école marche très bien, et la majorité des élèves est formée par des enfants protestants. En ce moment, l'école compte plus de 200 élèves, répartis en 4 classes et beaucoup doivent être refusés faute de place. Les Sœurs jouissent d'un renom qui sera utile aussi pour notre sainte religion, et fera diminuer quelque peu les préjugés qu'on a contre nous autres catholiques.

Quant à l'école, elle est pour les non-Européens, mais à Manado, les Européens sont bien jaloux de cette école, et peut-être le temps n'est pas trop éloigné où l'on verra les Européens fréquenter aussi cette école. Si une ou deux familles ont le courage de le faire, certainement les autres suivront facilement. Jusqu'ici, elles sont encore retenues par une sorte de honte, car on dit : les écoles européennes sont pour les européens, et, envoyer les enfants à l'E. H. I., ce n'est pas comme il faut. J'espère avoir l'occasion de pouvoir vous annoncer cette victoire ! ! !

DOCUMENTS :

IMANA

le Dieu des païens Barundi

Dans la tribu noire des Barundi comme chez ses voisines, dans tout le nord-est du Lac Tanganyika, l'idée de la Divinité est rendue et transmise de... mère en fils par le nom d'Imana.

Hâtons-nous de creuser ce concept de la mentalité païenne, connaissons le Dieu « indigène », avant que le Christianisme, lancé à toute allure, ait faussé (heureusement) l'idée atavique, Mungu supplantant Imana.

Mungu c'est le terme du Kiswahili (sorte d'espéranto qui a réussi), et le vrai Dieu est dénommé ainsi un peu partout au-dessous de l'Équateur africain, dans l'hémisphère sud, avec quelques variantes.

Il y eut controverse jadis quand on fixa le catéchisme en ces contrées, certains Missionnaires — tel Vicaire Apostolique aussi — tenant pour le mot du terroir Imana, incomplet plutôt que faux, au lieu d'introduire un nom étranger, le swahili étant inconnu des gens : n'y avait-il pas danger que Mungu leur parût seulement le Dieu des blancs, chaque pays ayant son Dieu... ? ce nom exotique prendrait-il chez ces Barundi xénophobes ? Inconvénients et avantages.

On passa alors sur ces difficultés en adoptant et faisant adopter le Nom partout répandu en ces Vicariats, pensant changer mieux ensuite la mentalité en changeant d'abord le terme Imana par Mungu.

Cependant les Missionnaires gardent le mot, bâtissant sur ce fondement naturel. En conversation cela va de soi, avec les si nombreux proverbes remplis du nom d'Imana, mais au catéchisme aussi.

Imana, qu'est-ce au juste ?

Pas d'étymologie certaine : *mundum tradidit disputationibus eorum*... Mais en cherchant le sens dans la conversation courante, dans les fréquents noms propres et les nombreux proverbes contenant ce nom, on voit de suite que c'est le nom divin, le nom propre à l'Auteur du monde.

Ainsi parmi nos Séminaristes nous avons N'Kunz'imana, N'Kesh'imana, Ndikumana, Biz'imana, Iman'irakiza, respectivement : j'aime Dieu, je remercie Dieu, je suis à Dieu, c'est Dieu qui le sait, c'est Dieu qui guérit.

Plusieurs autres ont Imana sous-entendu dans leur nom : par exemple : Il m'a donné, Il m'a refusé, Il m'a donné un enfant.

Des fréquents proverbes sur Imana citons seulement :

Ton ennemi te prépare une trappe et Imana te ménage une sortie, une issue.

L'arbuste planté par Imana se rit de l'ouragan.

Nul ne se donne ce qu'Imana ne lui a pas donné (par ex. des enfants)

Celui à qui Imana donne, mange quand les autres regardent...

Il ne faut pas désespérer tant qu'Imana n'a pas retiré sa main.

C'est Imana qui donne les enfants et les « bondo » (les petits des bêtes).

Imana est Celui qui fait naître : voilà comme le leitmotiv revenant sans cesse dans les noms propres et les proverbes traditionnels. Il fait naître bêtes et gens et il a ainsi fait toutes choses, c'est le grand Faiseur, Ru gira. Créateur serait trop dire si l'on entend la création ex nihilo.

Ex nihilo ? pour le Murundi païen la question ne se pose même pas, pas plus que la question de l'existence de Dieu : celle-là est inutile et celle-ci est évidente. Ni athées ni blasphémateurs, et de même ni polythéistes ni panthéistes : et ils ne conçoivent même pas qu'il puisse y en avoir, non plus que des idol tres proprement dits.

C'est que l'argument de causalité leur est connaturel et il suffit totalement à tous : toutes ces choses que nous voyons, que nous craignons, grandes ou petites, sans oublier le bon soleil, c'est forcément Quelqu'un qui a fabriqué cela un beau jour : ne leur demandez point pourquoi, ni comment, ni quand ?...

Le fait évident, aveuglant, leur suffit. Surtout la transmission de la vie humaine et animale, montre clair comme le jour ce grand Quelqu'un qui a tout produit sur la terre et dans le ciel. Leur verbe Ku rema tient comme le milieu entre leur verbe faire Ku gira et notre verbe créer (ex nihilo) il est propre et spécial à l'action de la divinité.

Ainsi en disant qu'Imana a fait personnes et choses, ils n'emploieront pas le même verbe que pour un forgeron qui fait ses pioches ou un potier qui fait ses pots. C'est

une facture spéciale, c'est le mot réservé pour la production de ce qui existe. Aussi un cognomen d'Imana est-il Ru rema, le grand producteur du monde. A part lui seul personne n'a fabriqué personne et rien ne produit rien : Imana seul donne la vie et la mesure.

A voir tout ce qu'il donne à profusion, vie et nourriture, on le devine sage, bon et puissant, quoique la mort et autres maux (famines, épidémies, etc. etc.) voilent ces attributs parfois, mais au lieu d'imprécations contre Imana c'est assez vite la résignation.

Sagesse, bonté, puissance dans l'antique Ordonnateur de toutes choses le font considérer par nos Barundi un peu comme un bon vieux Roi invisible qui voit tout sans être vu, qui sait tout sans qu'on le connaisse et sans donc qu'on ait à le prier.

Telle — *Salvà reverentià* — la reine des termites qui produit ses œufs à jet continu (comme au rythme d'un balancier) mais ne vient jamais paraître à la surface comme ses rejetons : invisible mais active. Ou tels — *salvà re e-rentià* encore — les rois fainéants qui se reposaient sur les maires du palais du soin d'administrer.

On ne craint point Imana, qui fait manifestement trop de bien pour pouvoir faire du mal, mais devant les fléaux et épreuves diverses on fait des sacrifices non point à lui mais à ses « maires du Palais », aux génies souvent malfaisants, pour les apaiser. Ces esprits ou génies portent en plusieurs dialectes le même nom que Dieu au pluriel (dii) mais certains ont conclu trop vite au polythéisme, car pour nos nègres ces esprits n'ont jamais rien créé. Que nos aïeux aient fait des sacrifices d'argent pour les intendants des rois fainéants en leur offrant aussi de bonnes paroles et en les appelant nos petits rois, cela donne une idée adéquate.

C'est comme si un chrétien se vouait moins à Dieu qu'à ses saints... le noir implore ces puissances jugées plus immédiates, il tire au plus court et va droit aux grands « manitous ».

A voir en Urundi l'imposante quantité des noms propres, masculins ou féminins, qui expriment ou sous-entendent forcément Imana (cf. supra),et à entendre leurs innombrables proverbes pleins de Lui, l'on s'attendrait à des prières et à un culte, au moins comme devant les génies plutôt malfaisants ?

Mais ce Maître invisible et inaccessible, dont le nom est l'un des premiers connus par l'enfance, n'a pas de culte et à peu près pas de prière : à quoi bon ? puisqu'il connaît nos besoins et ne peut, lui, nous vouloir de mal. On ne peut rien ni pour ni contre lui.

Ce sont les génies qu'il faut apaiser, c'est la Mort (Urufu) qu'il faut essayer de dépister, en donnant à bébé un nom qui la rebute et la fasse courir après d'autres victimes peut être...

Ces mauvais génies (δαιμονες) nous aident grandement à donner aux Barundi l'idée du grand Malfaisant qu'est le diable Kiranga, nom qui lui vient justement du plus redoutable des génies du mal. Ici donc on n'a pas eu besoin du Kiswahili Shetani pour « baptiser » Satan, il porte un nom du pays de même que Dieu, et il n'y a eu qu'à creuser et à développer devant le noir ces deux concepts si opposés.

Ce mot Imana veut dire aussi la CHANCE : il est nom propre et nom commun. Tu as eu de la chance : tu as eu ton Dieu. Dans un hasard heureux (nous dirions providentiel) nos noirs diront une phrase qu'on peut traduire : la chance t'a donné ça, ou Dieu t'a donné ça. Pour son contraire, la malchance, naturellement à imana sera adjointe l'épithète « mauvaise » sans qu'on veuille dire alors que Dieu lui-même est méchant : imana mbi, déveine. Imana et imana : il n'y a pas plus confusion pour cet homonyme, qui se comprend et s'explique que pour le pluriel signifiant les génies d'Urundi, mmana zi Burundi : Dieu reste Dieu, le grand et unique Plasmator de toutes choses, qui est, qui vit, qui voit, qui agit partout et toujours, l'antique Organisateur invisible mais présent, dont la main est voilée mais vivante

C'est un Dieu sans autel ni temple, mais à présence réelle. Pas d'anthropomorphisme.

On ne voit pas d'anciens fétiches en Urundi, et même alors ils ne représenteraient point le Faiseur de toutes choses, (faites-nous rire, Messieurs les faux-savants).

Même dans les innombrables Contes en Kirundi quand on met Imana en scène, il fait là son personnage non sous l'aspect et dans la peau d'un homme, mais sous l'aspect d'un agneau, d'un chat sauvage (jamais d'un fauve), et sous ces traits au pauvre il donne les biens, à la guigne fait succèder la chance etc : rôle toujours bienfaisant.

L'idée du bon Dieu cadre aisément avec celle d'Imana qui ne veut et ne fait que le bien, en produisant chaque jour des êtres nouveaux. Alors ? d'où proviennent donc tous les maux ? Question insoluble à qui ne connaît la source de tout mal, le péché originel. La mort ne leur paraît pas naturelle : si Imana est cause de la vie, et c'est plus clair que le jour, ce bon Dieu pourrait-il être cause de la mort ? Aussi les païens cherchent pour leurs morts une cause plus naturelle en interrogeant les devins : qui les a ensorcelés ?

Tel est Imana, telle est la divinité bien existante et bien agissante en Urundi, Rwanda, Uha et autres lieux. A n'entendre que la litanie des noms propres, (donnés au négrillon seulement quand il sait y répondre) on serait édifié trop vite ; par exemple : je L'ai prié, je L'adore, je Le remercie, je Le récompenserai etc. ; la mère étant tout à la joie d'avoir « reçu » un enfant.

Mais c'est payer Imana de bonnes paroles : il est trop haut et trop loin pour que la prière ait accès jusqu'à Lui. Si la magie n'a aucune prise sur lui mais seulement sur les sous-chefs (les esprits seuls causes de tout fléau) sollicitations et offrandes l'atteindraient-elles davantage ?. On se résigne à tout, et Imana n'est pas plus blasphémé ni nié qu'il n'est adoré et servi. Voilà ici le substratum tout trouvé de l'idée du vrai Dieu, aux grands profit et joie des 140 mille Barundi chrétiens et des 90.000 catéchumènes.

— Ku Mana ! à Dieu ! comme disent nos voisins du nord en prenant congé.

P. Dechaume,
Père Blanc
Vicariat Apostolique,
de l'Urundi 1934.

CHRONIQUE

Société des Nations et Problèmes Missionnaires

LA 15^E ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Comme nous l'avons fait l'an dernier, à pareille époque, c'est aux travaux de la dernière en date des Assemblées de la Société des Nations, en tant qu'ils intéressent les problèmes et les milieux missionnaires, que nous consacrerons notre chronique [1]. Mais nous nous arrêterons d'abord, pour en présenter une vue d'ensemble, à une question peu connue du grand public et qui a surtout retenu l'attention du Conseil de la Société des Nations, celle de la demande d'assistance adressée par le gouvernement de la République du Libéria à Genève, en janvier 1931.

LA RÉPUBLIQUE DU LIBÉRIA ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

Fondée en 1822, par des nègres affranchis provenant des États Unis et par des indigènes africains, la République du Libéria forme depuis 1847, un État indépendant, doté d'une constitution et d'un parlement qui est composé d'une Chambre et d'un Sénat. Sur son territoire, qui ne dépasse guère 95.000 kilomètres carrés, vit une population sur le chiffre de laquelle on ne possède que des indications incertaines et que l'on évalue entre 1.500.000 et 2 millions d'habitants. Elle est en très grande majorité, païenne, puisque le nombre des chrétiens ne dépasserait pas 50.000, sur lesquels l'Annuaire pontifical pour 1934, ne compte que 5.646 catholiques, et 1.224 catéchumènes, ayant à leur service 17 prêtres [2].

1. *Études missionnaires,* Tome II, N° 1 Janvier-Mars 1934. La Quatorzième Assemblée de la Société des Nations.

2. *Annuaire pontifical catholique* pour 1934. Paris, Bonne Presse, p. 478.

Cette mission a à sa tête, un préfet apostolique, le R. Père Jean Collins, des Missions Africaines de Lyon, qui fut nommé à ce poste le 26 février 1923 et remplit aussi les fonctions de chargé d'affaires du Saint Siège auprès de la République du Libéria, dont les relations officielles avec Rome ne datent que de mars 1928. Monrovia, la capitale, est une petite ville de dix mille habitants, où l'on trouve, entre autres établissements d'enseignement, une école commerciale fondée par les catholiques, qui est appelée à rendre de grands services.

Le Libéria entretient à Genève un envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, M. Antoine Sottile, qui est son délégué permanent tant auprès de la Société des Nations que du Bureau international du Travail.

C'est en 1929 que la gouvernement du Libéria, signataire de la Convention internationale de 1926 sur la répression et la supression de l'esclavage, décida la nomination d'une commission d'enquête qui aurait pour tâche de rechercher si, comme on le prétendait, l'esclavage et le travail forcé sévissaient encore sur son territoire, « comme système de vie sociale ». Cette commission devait comprendre trois membres, l'un désigné par le gouvernement du Libéria, l'autre, par celui des États-Unis, le troisième, par le Conseil de la Société des Nations. Ces trois membres furent : M. Cuthbert-Christy (Anglais), choisi par le Conseil, Sir Arthur Barclay, ancien Président de la République du Libéria, nommé par le Gouvernement de son pays, le Dr. Charles Johnson, (États-Unis). Durant cinq mois, ils parcoururent une bonne partie du territoire du Libéria, interrogèrent nombre de témoins et dépouillèrent une volumineuse documentation. Leur travail dura du 8 Avril 1930 au mois de décembre 1930 ; c'est à la date du 8 de ce dernier mois que leur rapport fut inscrit pour examen à l'ordre du jour du Conseil de la Société des Nations, qui en prit connaissance et l'étudia, au cours de sa séance du 22 janvier 1931.

Les conclusions de la Commission étaient sévères. Elle avait été amenée à constater, relativement à l'esclavage et au travail forcé, par exemple, que la mise en gage était admise dans le régime social de la République, que des femmes avaient été prises par des Américano-libériens qui s'en servaient pour attirer des travailleurs du sexe masculin sur leurs terres, que le recrutement immodéré de la main d'œuvre avait été souvent accompagné de mesures d'intimidation systématique, que l'envoi de travailleurs, engagés par contrat, au Gabon français ou à Fernando-Po, avait été l'occasion de contraintes crimi-

nelles « qui se distinguent à peine des razzias et de la traite des esclaves ».

A la suite de ce réquisitoire, la commission présentait toute une série de suggestions et de recommandations propres à remédier à ce douloureux état de choses.

Le gouvernement du Libéria, toutefois, de son côté, par proclamation présidentielle, en date du 1er octobre 1930, avait pris déjà certaines mesures pour supprimer les principaux abus dénoncés. Certains hauts fonctionnaires, y compris le Président et le Vice-Président de la République donnèrent même leur démission. Le 9 janvier 1931, les recommandations de la commission furent déclarées adoptées comme la base « sur laquelle sera réglée toute amélioration de la politique sociale de la République, jusqu'aux limites de ses moyens ».

Le Conseil se trouva alors en face d'une curieuse situation : le Libéria, prêt à opérer les réformes qui lui étaient demandées, mais s'avouant incapable de le faire sans une aide de l'extérieur, qui devait être, à la fois, matérielle et morale. En somme, par la voix de M. Sottile, son représentant, le Libéria s'en remettait au Conseil pour qu'il le guidât et le soutînt.

Le Conseil accepta cette tâche et nomma un Comité, composé de représentants de diverses nations, qui serait chargé de rechercher les moyens de donner au Libéria l'assistance administrative, sociale et financière dont il avait besoin [1]. Le gouvernement des États Unis fut invité à participer aux travaux de ce Comité, ce qu'il accepta. Entre autres membres, M. de Fleuriau y représenta la France et le Vicomte Cecil, la Grande-Bretagne.

Du 17 février au 3 mars 1931, le Comité délibéra à Londres et rédigea ses instructions aux experts qualifiés qui furent désignés pour enquêter et agir sur place. Parmi ces experts, se trouvaient un fonctionnaire français ayant fait sa carrière dans la Côte d'Ivoire et dans d'autres colonies, M. Brunot et un banquier des Indes Néerlandaises, M. Ligthart. Le Dr. MacKenzie leur fut adjoint pour les questions d'hygiène et leur départ fut fixé au 3 juin 1931.

Notons — car ce point est important, par le problème d'ordre juridique et général, qu'il souligne —, qu'à la séance du Conseil du 21 mai 1931, le délégué du Vénézuela, M. Zumeta, demanda des précisions sur le caractère de l'intervention de la Société des Nations dans les affaires du Libéria. Il préconisa même la création « d'un Comité

1. *Résumé mensuel des Travaux de la Société des Nations.* Volume XI. N° 1, janvier 1931. p. 45 à 50.

de juristes, en vue de déterminer les limites constitutionnelles de l'intervention des organismes de la Société des Nations dans l'administration d'un État membre », dont il ne saurait jamais être question de restreindre la souveraineté. D'après M. Zumeta, l'aide de la Société devait se limiter « aux domaines de l'enseignement, de l'hygiène et des finances, à l'exclusion du domaine politique et administratif ». M.Sottile, après avoir remercié M. Zumeta ajouta qu'il espèrait bien qu'il en serait ainsi et que le Liberia comptait que ses droits souverains seraient respectés, ce que promit, au nom du Conseil, le rapporteur, M. Zaleski [1].

Mais ce fut, justement, cette question du respect des droits souverains du Libéria qui devint l'une des pierres d'achoppement de toute l'entreprise. Et voici comment.

Du 25 janvier au 4 février 1932, le Comité du Conseil se réunit à Genève et prit connaissance des travaux des experts qu'il avait envoyés au Libéria. Profitant de leur présence, il les interrogea, ainsi que M. Grimes, secrétaire d'État du Libéria. Il apparut alors que, s'il était aisé de tracer un plan de réformes, il l'était beaucoup moins de le mettre à exécution, en raison de la situation financière très spéciale de l'État en cause, lié par ses engagements à l'égard de la *Foreign Finance Corporation of América*, dont il est l'obligé, par suite des emprunts contractés et de la *Firestone Plantation Company* qui est une très puissante entreprise. Il fallait donc trouver le moyen d'accomoder tous ces intérêts.

Par ailleurs, à la séance du Conseil du 6 février 1932, M. Grimes déclara que certaines dispositions préconisées par les experts violeraient, si on les appliquait, « la constitution du pays sur plusieurs points essentiels ». La question de la Firestone fut aussi soulevée et M. de Madariaga, (Espagne) ne craignit pas de faire remarquer que « la coexistence au Libéria d'une République faible et d'une entreprise commerciale importante », était l'un des éléments principaux du problème à résoudre. En tout cas, conclut M. de Madariaga, ce qu'il faut, c'est « l'adaptation de cette firme au Libéria et non du Libéria à cette firme ». Là-dessus, M. Sottile insista à nouveau sur la question de la souveraineté et l'affaire fut renvoyée à une session prochaine [2].

Ce fut celle du mois de mai suivant, où le projet des experts, accepté par le Comité du Conseil fut ensuite approuvé par le Conseil lui-même. Il était destiné à servir de

---

1. *Résumé mensuel*, Volume XI, N° 5, Mai 1931, p. 211.
2. *Résumé mensuel*, Volume XII. N° 2, Février 1932, p. 77.

base aux négociations futures entre le Libéria et les deux compagnies américaines intéressées [1]. Le gouvernement libérien à son tour, y donna son assentiment, en septembre 1932, sous réserves que ses pourparlers avec la *Finance Corporation* aboutiraient à un résultat favorable. Mais la controverse entre le Liberia et le Conseil, du fait de cette acceptation de principe, ne se trouva pas close. En octobre 1933, le Conseil tenant compte des observations qui lui étaient présentées amenda le projet et chargea le Secrétaire général de la Société de le transmettre au Libéria, étant bien entendu que ce plan représentait les conditions auxquelles une assistance pourrait lui être accordée « et qu'il devait être accepté en totalité». Le Conseil, d'ailleurs, déclara qu'à son avis, les mesures envisagées sauvegardaient pleinement l'indépendance politique de la République.

Le 13 janvier 1934, le représentant du Libéria à Genève fit connaître au Conseil la réponse de son gouvernement. Celui-ci donnait à nouveau une acceptation de principe, mais sous certaines réserves, toujours à peu près les mêmes. Le Conseil ne perdit point patience et renvoya sa décision à la session de mai 1934. Force lui fut alors de constater que le gouvernement libérien, par une communication en date du 26 Mars 1934, maintenait ses positions antérieures. C'est alors que le délégué britannique, prenant la parole, à la séance du Conseil du 18 Mai 1934, prononça contre le Libéria un véritable réquisitoire. Il se sentait d'autant plus porté à le faire qu'en somme *la Finance Corporation* avait fini par donner son adhésion aux conditions qui lui étaient posées et que, par ailleurs, de très pénibles incidents s'étaient produits sur la côte des Krous, ou environ 12.000 personnes, appartenant à des tribus avaient été chassées de leurs villages qui avaient été dévastés. Près de 150 hommes, femmes et enfants avaient été tués.

« Toute l'histoire de ces trois dernières années, conclut le délégué britannique, montre que les critiques visant le Libéria contenues dans le rapport de la Commission d'experts qui a visité le Libéria en juillet 1931 sont toujours valables et dans ces conditions, la question se pose de savoir si le Libéria, ayant manqué à l'obligation inscrite à l'article 23 b, du pacte, par lequel les membres de la Société des Nations s'engagent à assurer le traitement équitable des populations indigènes dans les territoires soumis à leur administration, ne devrait pas être exclu de la Société des Nations, en vertu du paragraphe 4, de l'article 16, du Pacte [2] ».

1. Pour le détail de ce projet, voir *Résumé mensuel*, Volume XII, N° 5, Mai 1932, p. 233.

2. Voici le texte de ce paragraphe : Peut être exclu de la Société tout membre qui s'est rendu coupable de la violation d'un des engagements résultant du Pacte. L'exclusion est prononcée par le vote de tous les autres membres de la Société, représentés au Conseil.

Il y eut, comme on peut le penser, protestations du porte-parole de la République du Libéria, qui opposa « un démenti formel aux accusations dirigées contre son gouvernement » et promit d'apporter au Conseil des preuves de ses propres affirmations. Le Conseil, pour finir, adopta une résolution « aux termes de laquelle il constatait que le plan d'assistance demandé par le gouvernement du Libéria en date du 23 janvier 1931 avait été refusé par celui-ci et décidait, en conséquence de retirer l'offre de ce plan d'assistance au gouvernement du Libéria [1] ».

Nous ne commenterons pas les faits que nous venons de rapporter, n'étant pas en état de porter un jugement personnel sur le bien fondé des réserves du Libéria. Celles-ci, pour l'essentiel étaient motivées par les raisons suivantes. Selon le Libéria, le pays aurait été réduit à la situation d'un territoire sous mandat et le Président de la République se serait trouvé placé, ainsi que ses collaborateurs, sous les ordres du Conseiller principal représentant à Monrovia, la Société des Nations. Le plan enfin, toujours d'après l'opinion libérienne, aurait renfermé des clauses financières inacceptables.

Il reste à noter que de nouveaux pourparlers peuvent encore intervenir. Si le Libéria présentait un autre plan, le Conseil ne manquerait sans doute pas d'accepter de l'examiner et si le Conseil, prenait semblable iniative, le Libéria, à son tour, consentirait probablement à l'étudier.

Pour le moment, il n'est question de rien de pareil. Le gouvernement du Libéria, résolu à opérer, par ses propres moyens, les réformes qu'il sait nécessaires et qu'il estime possibles, a désigné, de son propre chef, deux experts, l'un en matière sanitaire, l'autre en matière économique, qui lui prêtent leur concours.

A LA QUINZIÈME ASSEMBLÉE.

L'ORGANISATION D'HYGIÈNE

En analysant, l'an dernier, les travaux de la quatorzième Assemblée de la Société des Nations, nous avions signalé comme particulièrement intéressants les encouragements et les directions donnés par elle à l'Organisation d'hygiène et à ses initiatives. Nous avons même consa-

1. Sur l'ensemble de cette affaire. Voir : *Rapport sur l'Œuvre accomplie par la Société depuis la Quatorzième session de l'Assemblée.* N° A 6 1934, document daté du 5 juillet 1934. Ce rapport est le document établi, chaque année, par le secrétariat sur ce qui d'est passé s'une session à l'autre.

cré toute une étude à l'ensemble de l'œuvre accomplie par l'Organisation d'hygiène, en tant qu'elle concerne le monde missionnaire. Nous n'avons pas craint enfin, de reprendre la question, en traitant ici même de la collaboration technique entre la Société des Nations et la Chine [1]. Nous n'hésitons pas, cependant, à revenir, une quatrième fois, sur ce sujet, tant il nous paraît important, en raison des résultats nouveaux acquis durant l'année qui s'est écoulée entre l'Assemblée de 1933 et celle de 1934, ainsi que des projets qui ont été adoptés et sont en voie de réalisation.

N'est-ce pas, par exemple, un progrès dont les missionnaires vont être eux mêmes, des premiers, à bénéficier, que ce fébrifuge « aussi efficace, mais moins cher que la quinine » que la Commission du paludisme continue de faire expérimenter avec d'autres médicaments récemment synthétisés, tels que la plasmoquine et l'atébrine ? On lui a donné le nom de *Totaquina* ; c'est un mélange standardisé des alcaloïdes totaux de l'écorce du quinquina, dont le prix de revient est bien inférieur à celui des sels de quinine ; les docteurs William Fletcher et E. Pampana, lui ont consacré une étude dans le numéro de septembre du *Bulletin trimestriel de l'Organisation d'hygiène* [2].

A l'actif de cette même Commission du paludisme, il faut mettre encore la création, à Singapour, d'un cours international de malariologie, avec stages pratiques aux Indes néerlandaises et en Malaisie, qui n'a pas réuni moins de 27 participants et qui a eu lieu, pour la première fois, au printemps de 1934, avec la collaboration de professeurs spécialistes, MM. Allen (Singapour), Morin (Hanoï) et Walch (Batavia).

Singapour, dont le nom vient de revenir sous notre plume, est, on le sait, le siège d'un Bureau de renseignements épidémiologiques que nous avons précédemment décrit. Nous ne croyons pas que le Dr. W. A. Riddell, (Canada) dans son rapport à la quinzième Assemblée, fait au nom de la deuxième Commission, ait exagéré en prétendant que ce Bureau, « est devenu l'un des facteurs indispensables de l'action sanitaire en Orient ». En annonçant télégraphiquement, comme il le fait, l'éclosion, l'évolution et la fin des épidémies, il rend à la navigation de très grands services. Ceux-ci sont si appréciés que, malgré la crise, le Bureau n'a perdu aucun de ses appuis financiers. Il est aujourd'hui

---

1. Voir, *Études missionnaires*, Tome I, N° 3, juillet-septembre 1933 Tome II, N° 1, janvier-Mars, 1934 ; Tome II, N° 2 Avril-juin 1934.

2. voir *Résumé mensuel*. Vol. XIV, N° 11, Novembre 1934 p. 367.

en relations avec 163 ports qui lui communiquent, à la fin de chaque semaine, leur situation sanitaire. En 1933, 107 navires ont été signalés au Bureau de Singapour comme ayant à leur bord des cas de maladies infectieuses dont 37 cas de variole et 4 de choléra, Grâce aux précautions prises, sur les 26 navires qui, en cette même année 1933, ont eu à ramener de la Mecque 14.000 pèlerins, il ne s'est produit aucun cas de variole ou de choléra.

On célèbre à bon droit, l'effort des missions catholiques en faveur des lépreux. Tout récemment, une statistique nous apprenait que 25.000 de ces malheureux sont soignés dans des établissements catholiques. C'est là une œuvre admirable de dévouement et de charité, mais encore bien limitée, s'il y a , comme le prétend le Dr. Burnet, 5 millions de lépreux dans le monde. Nos lecteurs seront donc heureux de savoir que le *Centre international d'études sur la lèpre* que le gouvernement brésilien a créé à Rio de Janeiro et dont nous leur avons déjà parlé, a été inauguré officiellement le 20 avril 1934. Ce centre, comme d'autres instituts internationaux, a été placé sous les auspices de la Société des Nations. Il sera complété par des « sous-centres cliniques et thérapeutiques » qui vont être installés à la léproserie fédérale de Curupaity, où a été bâti un pavillon moderne de 40 lits et à la léproserie Santa Isabel, de Minas Geraes.

L'hygiène rurale qui présente un si grand intérêt n'a pas été oubliée. Déjà,en 1932, la treizième Assemblée avait invité le Comité d'hygiène de la Société des Nations à étudier la possibilité d'organiser, pour l'Extrême Orient, une conférence d'hygiène rurale et cette question a été mise à l'ordre du jour du Comité consultatif du Bureau d'Orient pour la présente année 1935. Au cours des débats qui ont eu lieu, à la deuxième Commission, le représentant de l'Inde a insisté pour que cette conférence puisse se réunir dans un avenir qui ne soit pas trop éloigné.

De son côté, dans le même ordre d'initiatives, le délégué de l'Union Sud Africaine a proposé la convocation, à l'automne de 1935, d'une conférence sanitaire panafricaine, qui se tiendrait au Cap, comme l'a fait la précédcnte, en décembre 1932.

Ces suggestions, notamment la dernière, approuvées par l'Assemblée, ont été transmises, le 28 septembre 1934, par le Conseil au Comité d'hygiène qui va s'employer à réaliser le programme ainsi établi [1].

---

1. Sur les divers points indiqués au texte, voir : *Rapport de la deuxième Commission*, N° A. 30, 1934, III. *Résumé mensuel*, vol. XIV, N° 9 Septembre 1934 ; *Rapport sur l'Œuvre accomplie* etc. N° A. 6. 1934, p. 66.

La collaboration technique avec la Chine

L'Assemblée de 1934 a pu constater aussi que la collaboration technique entre la Chine et la Société des Nations se poursuit dans les meilleures conditions et de façon fructueuse. Le Rapport sur l'Œuvre accomplie entre l'Assemblée de 1933 et celle de 1934 lui a consacré tout un chapître dans lequel on retrouvera les indications que nous avons données, ici même, sur la question, en avril-juin 1934.

Nous nous bornons à ajouter que le rapport d'ensemble du délégué technique envoyé par la Société des Nations en Chine, le Dr. Rajchman, a été examiné par le Comité compétent du Conseil le 17 mai 1934, puis transmis par lui, pour avis, aux organisations techniques intéressées. Ce sont les observations de ces dernières qui ont fait l'objet des nouvelles délibérations du Comité du Conseil, le 28 septembre 1934.

De leur analyse, publiée dans le N° 9 (septembre 1934) du *Résumé mensuel* des travaux de la Société des Nations, nous citerons au moins ces lignes encourageantes :

> Le délégué technique ayant, dans son rapport, fait observer que sous réserve de certaines branches spécialisées, le nombre des citoyens chinois aptes à participer à la reconstruction économique de leur pays ne cesse de s'accroître, le Comité a relevé que les progrès dans cette voie seraient heureusement hâtés si les administrations chinoises et leurs spécialistes pouvaient plus facilement puiser dans l'expérience d'administrations et institutions d'autres pays [1].

La mission confiée au Dr. Rajchman a pris fin et celui-ci a repris, le 1er Aout 1934, ses fonctions de Directeur de la section d'hygiène au secrétariat de la Société des Nations. Il n'a pas été remplacé, mais l'envoi en Chine, pour une courte période du Directeur de l'une des sections du Secrétariat intéressées à l'un des problèmes de la collaboration, a été envisagée.

Tout récemment, à la requête du gouvernement chinois, un groupe d'ingénieurs, désignés par l'Organisation des Communications et du Transit a été chargé d'étudier divers problèmes relatifs à l'aménagement hydraulique et aux communications routières. [2]

Mais c'est sur la mission accomplie en Chine, par M. Maurette, sous-directeur du Bureau international du Tra-

1. *Résumé mensuel*, Vol. XIV, N° 9, septembre 1934, p. 286.
2. *Résumé mensuel*, Vol. XIV. N° 11, Novembre 1934, p. 362.

vail, qu'il nous semble particulièrement utile d'attirer l'attention des lecteurs de cette Revue. A la demande du ministère chinois de l'Instruction publique. M. Maurette avait été prié de se concerter avec le gouvernement chinois sur les mesures à prendre pour adapter l'enseignement aux exigences de la restauration industrielle et rurale du pays. On lui avait aussi confié la tâche de préparer toute une série de propositions concrétes ayant pour but de guider les études que feraient à l'étranger les étudiants chinois et d'assurer une liaison permanente entre l'Organisation de Coopération intellectuelle de la Société des Nations et la Chine. M. Maurette dont la mission faisait suite à celle envoyée en Chine par la Commission internationale de Coopération intellectuelle en 1931 et au voyage d'études en Europe de tout un groupe d'éducateurs chinois dont nous avons parlé, ici même, dans le Numéro d'avril-juin 1934, de cette Revue, a séjourné en Chine en mars-avril 1934. Son rapport, publié en appendice au *Rapport de la Commission internationale de Coopération intellectuelle* de la Société des Nations sur sa seizième session plénière, mérite de retenir l'attention de tous ceux qui ont souci de l'avenir de l'instruction en Chine et donc, en première ligne, des missionnaires catholiques qui travaillent dans cet immense pays [1].

M. Maurette a d'abord pris soin d'enregistrer les progrès accomplis dans la réforme de l'enseignement en Chine, au cours des trois dernières années, d'une manière conforme aux recommandations des experts envoyés par la Société des Nations. C'est ainsi, par exemple, que dans un but de simplification et de concentration, le nombre des universités a été réduit de 59 à 41, que, dans celles qui subsistent, un effort a été fait pour élargir la place des sciences, et fournir aux professeurs les moyens même matériels, de remplir leur tâche d'une façon meilleure. C'est ainsi encore que le gouvernement chinois s'est préoccupé de restreindre le nombre des étudiants qui vont s'instruire à l'étranger, dans des conditions sur lesquelles les experts avaient élevé des critiques fort nettes qu'il nous a paru alors opportun de reproduire dans les pages de cette Revue, tant elles étaient une confirmation des réserves faites par les missionnaires sur les exodes massifs d'étudiants chinois [2].

La moyenne des étudiants chinois qui fréquentent les univers-

1. *Commission internationale de Coopération intellectuelle.* Rapport de la commission sur les travaux de sa seizième session plénière. Appendice 3. Rapport de M. Maurette, p. 21 et suivantes. N° C. 339 M. 156, 1934, XII. Le document est daté du 11 Août 1934.

2. *Études Missionnaires*, Tome II, N° 2, Avril-Juin 1934, p. 143. Nos citations, rappelons-le, étaient empruntées au volume : *La réorganisation de l'enseignement public en Chine.*

tés du pays a écrit M Maurette, a été dans les dernières années d'environ 34.000. Celle des étudiants chinois à l'étranger de 5.000. Le gouvernement veut réduire le nombre de ceux-ci et n'envoyer à l'étranger que des étudiants ayant déjà accompli un cycle total d'études dans les Universités du pays. Une telle réforme ne saurait être qu'au bénéfice de l'enseignement que peuvent donner les universités étrangères aux étudiants chinois qu'elles recevront et qui seront capables de le suivre avec fruit. La difficulté est que la plupart des étudiants chinois qui vont à l'étranger s'y rendent et y vivent à leurs frais. Mais un décret a décidé que des passeports seront accordés aux seuls étudiants qui auront d'abord fait des études suffisantes dans le pays.

Toutes ces mesures de précaution, méritent, selon nous, pleine approbation.

Les autres progrès notés par M. Maurette sont relatifs à la distinction établie entre l'enseignement secondaire proprement dit, que l'on travaille à moderniser, d'une part, et les écoles normales ou techniques, de l'autre, qui ont été dotées de ressources budgétaires fixes.

L'enseignement primaire compterait environ 12 millions d'élèves, ce qui est encore un chiffre insuffisant, pour une population qu'on évalue à plus de 400 millions d'âmes, ce qui continue donc de rendre nécessaire un enseignement spécial donné aux adultes. Cet enseignement est, lui aussi, en progrès, avec 40.000 écoles et 4 millions d'élèves.

La description que donne M. Maurette de ces écoles qu'il appelle des « centres d'éducation » est à citer. Ils ont pour but de « donner aux élèves un minimun d'enseignement civique et la faculté de lire couramment journaux, affiches et livres simples. »

« Ces deux fins, explique M. Maurette, sont poursuivies par un unique effort, car les débutants s'initient à la lecture dans les livres qui contiennent les préceptes de l'enseignement civique. On estime dans les milieux du Ministère de l'Éducation nationale que 200 heures d'enseignement données en 4 mois suffisent., pour atteindre, avec des sujets moyens, le résultat souhaité. Puis vient un second enseignement qui dure six mois ; il vise à un entraînement économique des élèves dans le domaine de leur profession ».

Dans la seconde partie de son rapport, M. Maurette s'est surtout attaché à présenter au gouvernement chinois un plan d'organisation de l'enseignement technique conçu, dit-il lui même « dans le sens précis des besoins de la Chine future », qui selon lui, sont d'ordre agricole et artisanal. Ses vues, sur ce point, sont dignes d'être retenues. Elles se ramènent à préconiser un enseignement rural comprenant des écoles de « dimensions modestes et de rayon restreint, mais très nombreuses », où l'on donnerait l'ensei-

seignement agricole nécessaire et un enseignement artisanal susceptible de procurer à ceux qui l'auraient reçu, à côté du bénéfice du travail agricole celui que pourrait fournir une industrie d'appoint. Ce serait un retour aux anciens usages.

« Les métiers d'artisan, écrit M. Maurette, ont jadis fait vivre nombre d'humbles éléments de la population chinoise. Un métier à tisser à domicile, un petit élevage de vers à soie, quelques bobines pour filer ou mouliner le précieux textile, une petit atelier de porcelaine, de poterie ou de laque, voilà, parmi bien d'autres, autant d'éléments possibles d'un profit de surcroit pour l'agriculteur. Aujourd'hui, on peut en ajouter d'autres, nés des découvertes de l'industrie moderne : fabrication des lampes électriques, des appareils de télégraphie sans fil, etc... Il y aurait donc intérêt à faire renaître, dans la campagne chinoise, les industries traditionnelles, à y faire naître celles des industries modernes qui peuvent se pratiquer dans de petits ateliers ».

A côté de cet enseignement destiné aux populations rurales, il en faudrait développer un autre, comprenant les catégories suivantes : écoles préparant les techniciens des chemins de fer, des mines, de la filature et du tissage, écoles peu nombreuses, de métallurgie, écoles spécialisées dans telle ou telle production agricole, horticulture, sériciculture, forêts, etc...

Cet important mémoire se termine par deux propositions. établissement d'un contact permanent entre le ministère chinois de l'Éducation nationale et l'Organisation de Coopération intellectuelle de la Société des Nations par le moyen d'un agent de liaison dont ce serait la tâche d'entretenir ce contact ; création, en Chine, par le gouvernement, d'un « Office du placement intellectuel et technique ».

La tâche de cet Office serait double ; il aurait, en premier lieu, à rechercher, par voie d'enquête, dans quelques provinces choisies, « les besoins immédiats ou à prévoir, de ces provinces, en travailleurs intellectuels de divers ordres » et, aprés avoir casé dans les postes disponibles, ceux qui, résidant en Chine même, seraient jugés aptes à les remplir, il aurait, en second lieu, à faire orienter vers la préparation à ces postes, « un certain contingent des étudiants résidant en Europe ».

Cette dernière besogne serait l'œuvre propre d'un bureau établi à Genève qui s'emploierait à mettre les étudiants chinois venus en Europe à même de « devenir de bons professionnels dans la profession envisagée et où l'on aurait besoin de leur concours ». Le bureau de Genève, dit en terminant M. Maurette, aurait à organiser un mécanisme qui lui permettrait « de vérifier et de garantir au bureau de

Nankin la valeur technique des candidats, avant leur retour en Chine ».

On ne refusera pas, à tout ce système, l'ingéniosité. Il possède, par ailleurs, une valeur pratique et c'est une curieuse expérience, sur une large échelle, d'orientation professionnelle et de placement rationalisé, la production, si l'on ose dire, des techniciens, devant se régler sur le besoin constaté qu'on a ou qu'on aura de leur concours.

Le 26 mars 1934, le Conseil national économique chinois a donné son assentiment au projet élaboré par M. Maurette et voté les crédits nécessaires pour en permettre déjà un commencement de réalisation.

La Commission internationale de Coopération intellectuelle, au cours de sa seizième session, qui se tint à Genève du 16 au 21 juillet a décidé, à son tour, d'assurer « son plein appui aux bureaux de placement intellectuel et technique» ci-dessus sommairement décrits et elle a nommé un sous Comité dont font partie Sir Franc Hearth, M. M. Langevin, Maurette, Pietromarchi, Shotwell et Yuan, pour collaborer avec eux.

M. Maraini (Italie), dans le rapport qu'il a présenté à l'Assemblée au nom de la sixième commission, à l'ordre du jour de laquelle étaient inscrit les travaux de la Commission internationale de Coopération intellectuelle, a fait mention avec éloges de l'initiative préparée par les suggestions et les démarches de M. Maurette et la voici, désormais approuvée, en voie d'exécution. Nous nous efforcerons d'en suivre le développement et de tenir nos lecteurs au courant des résultats qu'elle aura commencé de donner, dès que nous saurons comment fonctionnent les deux Bureaux envisagés [1].

Nous ne quitterons pas cette question des liaisons de la Chine avec la vie intellectuelle occidentale, sans faire à nouveau mention de la *Bibliothèque sino-internationale*, qui a été fondée à Genève, avec le concours et l'appui de la Commission nationale chinoise de coopération intellectuelle ainsi que de la Délégation chinoise à Genève et à Paris auprès des Organisations internationales de Coopération intellectuelle. Cette bibliothèque dont la direction a été confiée au Dr. H. L. Tienske-Hu, ancien directeur de la section des relations scientifiques avec l'étranger, de l'Académie de Peiping, possède environ 200.000 ouvrages chinois et 10.000 volumes européens. Elle doit devenir un centre d'études et de recherches sinologiques et servir de moyen

1. Pour le moment, seul, le Bureau de Nankin est créé ; celui de Genève viendra ensuite, quand les circonstances et sans doute aussi les ressources financières le permettront. On pensera plus tard à un troisième Bureau, New-York.

de liaison entre la Chine et le monde intellectuel européen. Elle souhaite entrer en relations, soit avec d'autres bibliothèques, soit avec des particuliers, en vue d'échanges de livres ou d'organisation de sections sinologiques dans des établissements européens. Elle possède elle-même une section correspondante à Shanghai et doit en établir une seconde à New-York [1].

« La Chine qui s'ouvre », tel était, jusqu'à une époque assez récente, la formule employée pour faire entendre que cet immense pays allait cesser de vivre replié sur lui-même. Elle n'est plus de saison. La Chine est ouverte, largement ouverte, à tous les courants intellectuels de dehors. Ce n'est pas toujours, malheureusement, aux meilleurs. Constatons que la collaboration établie et sans cesse étendue, entre elle et la Société des Nations, notamment entre elle et les Organisations de Coopération intellectuelle, lui est un perpétuel stimulant. Il y a lieu de remarquer, pour finir, que les suggestions qu'elle accueille quand elles sont aussi judicieuses que celles qu'elle a reçues de M. Maurette, sont propres à lui rendre de grands services.

Si, comme on l'assure, le gouvernement chinois se stabilise et parvient à établir un ordre qui deviendra de plus en plus réel, un gros obstacle sera levé à la réalisation des réformes dont nous avons décrit quelques unes. Pour l'avenir de la Chine et pour celui des Missions catholiques, il faut grandement le souhaiter.

LE TRAFIC DE L'OPIUM ET DES AUTRES DROGUES NUISIBLES.

La XVeme Assemblée de la Société des Nations a eu aussi à s'occuper, comme elle le fait chaque année, des résultats obtenus dans la réglementation du trafic de l'opium et des autres drogues nuisibles. Cette question, des plus graves, appellerait, de notre part, une nouvelle étude, qui ferait suite à celle que nous avons publiée ici-même, l'an dernier à pareille date. [2] Faute de pouvoir l'entreprendre, dans les présentes pages, nous nous bornerons à quelques indications générales, suffisantes toutefois, pour caractériser la situation, telle qu'elle apparait, en ce moment.

1. Voici l'adresse de la Bibliothèque Sino-Internationale : 5, Chemin de Florissant, Genève. Sur cet établissement, voir le *Rapport du Directeur de l'Institut international de Coopération intellectuelle à la Commission internationale de Coopération intellectuelle*, C. A. 42. 1934.

2. Voir *Études missionnaires*, Tome II, N° 1, Janvier-Mars 1934, p. 45 sous la rubrique : Cinquième commission.

Cette situation, selon le côté sous lequel on la regarde, peut être, en gros, qualifiée, à maints égards, de bonne, voire d'excellente, à d'autres, de très mauvaise.

Ce qui est heureux, c'est que, pour la première fois en 1934, « les opérations du commerce légitime des stupéfiants dans le monde : fabrication, exportation, importation, consommation, maintien des stocks, se sont effectués, sur la base d'un plan mondial, établi à l'avance sous les auspices de la Société des Nations et qui lie juridiquement toutes les parties à la Convention, à la fois dans leurs relations mutuelles et dans leurs rapports avec les autres États [1] ».

C'est là un résultat de haute importance. Désormais, relativement au commerce légitime des stupéfiants, le monde est sorti de l'état d'anarchie, c'est-à-dire de l'état d'une production non controlée qui, au lieu d'être limitée aux besoins constatés de la consommation, s'accomplissait au gré des avantages des particuliers et des états. « Dans le domaine économique, la Convention limite, sur le plan international, d'une manière directe, quantitative et qualitative, la fabrication et par conséquent le commerce de certains produits industriels, strictement, au volume de la demande légitime de ces produits. Elle réalise ainsi, internationalement, pour une industrie déterminée, les principes essentiels de ce que l'on appelle, communément, l'économie dirigée. » Elle a créé, enfin, une « véritable administration internationale, » apte à une tâche nécessaire. C'est un exemple et un précédent. C'est la preuve de ce qu'il sera possible de faire, le jour ou l'on voudra, par les mêmes méthodes, réglementer le commerce et la fabrication des armes. Telle est la portée générale, s'ajoutant à sa valeur propre, de l'effort couronné de succès, sur ce point, de la Société des Nations.

Mais voici l'autre face, toujours aussi mauvaise et douloureuse, de la question :

« D'après les déclarations faites devant la commission consultative par le représentant des États-Unis, la production de l'opium, aussi bien au nord qu'au sud de la Grande Muraille de Chine est énorme et approvisionne à la fois les fumeurs d'opium et les fabricants clandestins. Tous les témoignages indiquent que la production augmente chaque année et se développe dans de telles proportions qu'elle constitue une menace pour le monde entier ».

Ce même rapport de M. Casarès que nous analysons, précise, quelques lignes plus loin, qu'on n'a pas « de données

1. *Trafic de l'opium et des autres stupéfiants*, Rapport présenté par la Cinquième commission à l'Assemblée, par M. Julio Casarès, (Espagne) N° : A. 51. 1934. XI°.

statistiques sur l'importation d'anhydride acétique en Mandchourie et dans le territoire à bail du Houan-Toung, ce qui ne permet pas encore d'évaluer l'importance de cette fabrication dans ces deux territoires ». Toutefois, « à elles seules, les quantités importées chaque année par Shanghai suffiraient pour la fabrication de 18 tonnes d'héroïne, soit au moins douze fois les besoins légitimes du monde. »

Pour enrayer pareil fléau, une collaboraion de plus en plus étroite s'impose entre la Chine et les puissances à traité. Il y aurait lieu, en particulier, de décréter l'expulsion de Chine de quiconque aura été condamné, dans ce pays, pour participation soit à la fabrication, soit au trafic illicite des stupéfiants ; de mettre en vigueur une législation répressive qui serait applicable dans la juridiction exterritoriale, aux non chinois coupables ; de retirer la protection accordée aux navires, dans la navigation intérieure de la Chine, quand il est constaté qu'ils se sont livrés, d'une manière habituelle au trafic illicite de l'opium.

En ce qui regarde l'Extrême Orient, on le voit par nos citations, empruntées à des documents officiels, nous sommes loin de la victoire. Il faut pourtant la remporter, coûte que coûte, parce qu'il y va de l'avenir de très nombreuses populations.

La Chine, pour sa part, a fait un gros effort, dont on trouvera la description dans le résumé des travaux de la Commission consultative, qui a tenu à Genève sa dix neuvième session, du 15 au 28 novembre 1934. Les mesures édictées par le gouvernement sont draconiennes. «La fabrication, le transport et la vente des drogues peuvent être punis de mort... c'est la loi militaire qui est appliquée, en matière de drogues et ce sont les tribunaux militaires qui sont chargés de rendre la justice »[1]

Puissent les mesures prises, qui sont déjà entrées en application, être efficaces.

Nous nous bornerons à constater, en terminant cette étude très incomplète des travaux de la Quinzième Assemblée de la Société des Nations, que la session de septembre 1934 a abordé, à nouveau, des problèmes capitaux pour l'avenir de maints pays de missions, entre autres, de la Chine.

E. BEAUPIN,

Directeur du *Comité Catholique des Amitiés Françaises.*

1. *Commission consultative du trafic de l'Opium.* Rapport au Conseil sur les Travaux de la dix-neuvième session, p. 3. N° C. 530 M. 241. 1934. XI.

BIBLIOGRAPHIE

Essai de Bibliographie Missionnaire de Langue Allemande [1]

(1927-1934)

I.—HISTOIRE GENERALE DES MISSIONS

6. Les Missions Modernes (du XVIe siècle à nos jours) (suite)

G. Schurhammer, S. J. *Zwei ungedruckte Briefe des hl Franz Xaver.* (AHSJ. 1933, 44-55).

Idem. *Die Reisewege des hl. Franz Xaver und die geographischen Kenntnisse seiner Zeit.* (Ibero-amerikanisches Archiv 1930, 234-253).

A. Selzer, S. V. D. *Katholisches Jahrbuch.* 1928-29. (herausgegeben von F. Meffert und H. Fischer S. V. D. 160 p.). 1930, 1931, 1932 (v. A. Selzer S. V. D. 128 p.), 1933 (112 p.). Steyl, Missionsdruckerei. (Une partie est chaque fois consacrée aux missions).

A. Väth, S. J. *Die katholische Mission in der östlichen Kulturwelt.* (PuM. 1927, 49-63).

Idem. *Papst Pius XI. und die Missionen in Asien.* (KM. 1929, 199-204).

L. A. Veit. *Die Kirche im Zeitalter des Individualismus.* 1648 bis zur Gegenwart. T. I. : *Im Zeichen des vordringenden Individualismus* 1648-1800. (T. IV. 1 von : Kirsch, Kirchengeschichte. XXIII-528 p.). T. II. : *Im Zeichen des herrschenden Individualismus.* 1800 bis zur Gegenwart. (T. IV. 2 von : Kirsch, Kirchengeschichte. XXX-515 p.). Freiburg 1931 und 1933, Herder.

E. Wagner, *Christusjugend.* vol. 3 : *Heilige Mägdlein.* (97 p.). Freiburg 1934, Herder. (On y trouve la vie de Dan, d'une jeune fille de Khanhoa, et de Helyma, d'un enfant de l'Afrique du Nord).

A. Zawart, O. M. Cap. *P. Joseph von Paris und die Gründung der Propaganda.* (SW. 1931, 39-44).

---

(1) Voir le début de cette Bibliographie dans les *Études Missionnaires* Octobre-Décembre 1934.

7. ORDRES ET SOCIÉTÉS MISSIONNAIRES.

ANACLETUS. *Die Missionstätigkeit der Brüder der christlichen Schulen.* (KM. 1934, 96-100, 124-127).

Das Apostolat der beschaulichen Orden. (KM. 1932, 89-92).

B. ARENS, S. J. *Missionswissenschaftliche Bestrebungen und Leistungen der Gesellschaft Jesu in den letzten Jahren.* (ZM. 1929, 67-75).

V. BIELACK. *Maria Theresia Gräfin Ledóchowska.* Gründerin der St. Petrus-Claver-Sodalität für die afrikanischen Missionen und die Befreiung der Sklaven. Ins Deutsche übertragen und erweitert von Auguste Sander. (XX-336). Salzburg 1931, Verlag der Sodalität.

J. BRAAM, M. S. C. *Qui corde fundis gratiam. Zum 75 jährigen Bestehen der Genossenschaft der Missionare vom hl. Herzen Jesu.* (KM. 1929, 366-371).

St. CURHAUSER, *Zweihundert Jahre Redemptoristen-Ordenskongregation.* (SchZ. 1932/33. 158-160).

CUTHBERT, O. M. Cap. *Die Kapuziner. Ein Geschichtsbild aus Renaissance und Reformation.* Aus dem Englischen übersetzt von P. Justinian Wildlöcher. (364 p.). München 1931, Kösel und Pustet.

B. DANZER, O. S. B. *Benediktinische Missionsarbeit in der Neuzeit.* (BM. 1928, 45-58).

Idem. *Die Benediktinerregel in der Uebersee.* (276 p.). St. Ottilien 1929, Missionsverlag.

Idem. 50 *Jahre Mariannhill.* (KM. 1933, 93-95).

Idem. *Benediktiner auf dem Missionsfeld der Gegenwart.* (KM. 1933, 234-238).

Idem. *Die Beteiligung der Trappisten am Missionswerk.* (KM. 1933, 258-261).

Idem. *Benediktinerregel und Heidenmission.* (KM. 1933, 291-294).

Idem. *St. Ottiliens Entwicklung.* Zum Jubiläum benediktinischer Missionsarbeit der Neuzeit. (KM. 1934, 233-238).

H. DÖRING, C. S. Sp. *Vom Juden zum Ordensstifter.* Der ehrwürdige Pater Libermann und die Gründung der afrikanischen Mission im 19. Jahrhundert. 2e éd. (XVI-348 p.). Knechtsteden 1931, Missionsverlag.

B. Duhr, S. J. *Deutsche Auslandssehnsucht im achtzehnten Jahrhundert.* Aus der überseeischen Missionsarbeit deutscher Jesuiten. (78 p.). Stuttgart 1928, Ausland und Heimat Verlag A. G.

Idem. *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge.* T. IV, 1+2. Im 18. Jahrhundert. (515 et 606 p.). Freiburg 1927/28, Herder.

A. Engel, C. S. Sp., *Der ehrwürdige Pater Libermann als Missionsfeldherr.* (Echo aus den Missionen 1932, 114-117, 171-173, 215-216).

H. Fenten, S. C. J., *Roden, Säen und Ernten der Herz-Jesu-Priester auf dem Missionsfelde.* (KM. 1928, 37-45).

Festschrift zur Heiligsprechung des seligen Don Bosco. Herausgegeben von der deutschen Salesianerprovinz (112 p.). München 1934.

H. Fischer, S. V. D. *Sämann Gottes. Kurzes Lebensbild des Steyler Gründers P. Arnold Jansen.* (265 p.). Steyl 1931, Missionsdruckerei.

Idem. *Missionsbrüder.* Ihr Werden, Wirken und Vollenden. Lebensbilder. (316 p.). Steyl 1932, Missionsdruckerei.

A. G. Foucault. *Der ehrwürdige Diener Gottes Jean-Martin Moye,* apostolischer Missionär, Stifter der Schwestern der Vorsehung in Lothringen und der Vereinigung der Lehrenden Jungfrauen in China. Uebersetzt aus dem Französischen. (IX-102 p.). Metz 1931, libr. lorraine.

M. Galm, O. S. B. *Der Benediktinerbruder als Hilfsmissionar.* (50 p.). Münsterschwarzach 1929, Missionsverlag.

Gedenkschrift zum 50 jährigen Jubiläum der Herz-Jesu-Priester. 1878-1928. (48 p.). Sittard 1928, Missionsdruckerei.

F. Haeseli, S. M. *Die Marianisten-Missionen.* (104 p.). Martinach, Verlag der apostolischen Schule.

O. Heberling R. M. M. *Abt Franz Pfanner.* Ein unentwegter Glaubenskämpfer und deutscher Kulturträger. (XIV-518). Reimlingen 1934, St. Josephs Verlag.

R. Henggeler. *Die Missionsarbeit des Stiftes Einsiedeln.* Zu seiner Jahr-Tausendfeier. (JAM. 1934, 10-19).

St. Hilpisch, O. S. B. *Geschichte des benediktinischen Mönchtums,* in ihren Grundzügen dargestellt. (X-434 p.). Freiburg 1929, Herder.

L. Kilger, O. S. B. *Die Missionsgedanken bei der Benediktinergründung von St. Ottilien und die Uebernahme der Afrikamission.* (ZM. 1934, 213-228).

M. Künzle, O. M. Cap. *Die schweizerische Missionsprovinz. Ihr Werden und Wirken.* (422 p.). Einsiedeln 1928, Benziger. (p. 273-303 : Otto Hophan, Die ausländischen Missionen der Schweizer Kapuziner).

G. Lehmacher, S. J. *Jesuiten und Aussätzigenheime,* (KM. 1928, 173-177).

L. Lemmens, O. F. M. *Geschichte der Franziskanermissionen.* (XX-376 p.). Münster 1929, Aschendorff.

W. Lödding, O. P. *Der heilige Dominikus und die Heidenmission.* Zur 700 jährigen Wiederkehr der Heiligsprechung des Ordensvaters 1234-1934. (A. 1934, 8-12, 33-36, 78-81, 113-115, 138-140).

J. Lucas, P. S. M. *Vinzenz Pallotti.* Gründer der Gesellschaft des « Katholischen Apostolats » 1795-1850. (VIII-446 p.). Limburg a. L. 1931, Pallottiner-Verlag.

Lumen caecis. Festschrift zum silbernen Abts-Jubiläum des Hochwürdigsten Herrn Dr. Norbert Weber, O. S. B., Erzabtes von St. Ottilien. (347 p.). St. Ottilien 1928, Missionsverlag.

O. Maas, O. F. M., *Die Missionstätigkeit der sächsischen Franziskanerprovinz in den 700 Jahren ihres Bestehens.* (Franziskanische Studien 1930, 120-139).

Idem. *Die Franziskanermissionen.* Ein Ueberblick. 2e éd. (40 p.). Werl i. W. 1934, Kommissionsverlag Franziskus-Druckerei.

B. Mayer, O. M. Cap. *Die Missionsschwestern von Maria Hilf.* (80 p.). Höchst u. St. Margrethen 1932, Heinrich Schneider Seeverlag.

Th. Ohm, O. S. B. *Benediktinisches Mönchtum im fernen Osten.* (BM. 1928, 58-64). (Japon, Corée, Chine).

B. Paas. *Die Missionen der Weissen Väter von* 1920 *bis* 1930. (KM. 1932, 160-163, 190-193).

J. Peters. *Giuseppe Marinoni, Mitgründer des Mailänder Missionsseminars.* (KM. 1928, 205-209).

O. Pfäfflin, O. S. B., *Die Berechtigung der Benediktinermission.* (B.M. 1930, 39-44).

G. Ring, S. S. *Der selige Johannes Bosco und die Missionen.* (KM. 1929, 218-224, 248-254).

K. Schmid, O. S. B. *Mönchtum und Mission.* (JAM. 1933, 9-18).

A. Sinnigen, O. P. *Katholische Frauengenossenschaften Deutschlands.* (387 p.). Düsseldorf, Rhenania-Verlag Braun.

Idem. *Geschichtliche Darstellung der in der Superiorenvereinigung zusammengeschlossenen Orden und Kongregationen.* (189 p.). Düsseldorf 1931, Rhenania-Verlag.

J. Thauren, S. V. D. *Die Missionen der Gesellschaft des göttlichen Wortes in den Heidenländern.* Steyl 1931, Missionsdruckerei. (8 petits vol. : 1. Die Missionen in Schantung. (94 p.). 2. Die Missionen in Kansu, Ostturkestan und Honan. (56 p.). 3. Die Missionen in Holländisch-Indien. (64 p.). 4. Die Missionen auf den Philippinen. (32 p.). 5. Die Missionen in Neu-Guinea, (40 p.). 6. Die Missionen in Japan, (40 p.). 7. Die Mission in der ehemaligen deutschen Kolonie Togo. (44 p.). 8. Die Mission in Mozambique, die Negermission in den Vereinigten Staaten und die Indianermission Paraguays und Brasiliens. (40 p.).

A. Väth, S. J. *Deutsche Jesuiten in Uebersee.* (Die Getreuen 1934, 101-105).

P. Verheggen, C. S. S. R. *Der hl. Alphons von Liguori und die Verbreitung des Glaubens.* (KM. 1932, 151-154).

Idem. *Die Söhne des heiligen Alphons als Heidenbekehrer.* (KM. 1932, 306-307).

W., O. P. *Die Dominikanermissionen im fernen Osten.* (A. 1932, 76-80, 99-102, 133-136, 193-195, 228-230, 260-262, 292-296, 333-335, 355-357). (Philippines, Chine, Japon, Indochine, Indes).

G. Walter, O. M. Cap. *Unter die Sarazenen. Ein Missionsbüchlein über den hl. Franziskus von Assisi.* (93 p.). Paderborn 1933, Schöningh.

C. Wehrmeister, O. S. B. *Die Benediktinermissionare von St. Ottilien.* 2e éd. (109 p.). St. Ottilien 1928, Missionsverlag.

J. Wiget, S. J. *Die Franziskanerinnen Missionarinnen Mariens.* (KM. 1928, 368-372).

8. [ŒUVRES MISSIONNAIRES, TRAVAIL MISSIONNAIRE EN EUROPE, PROPAGANDE MISSIONNAIRE.

B. Arens, S. J. *Das Collegium Urbanum zur Verbreitung des Glaubens.* Zum 300 jährigen Gründungstage. (KM. 1927, 233-235).

Idem. *Papst Pius XI. und die heimatliche Missionshilfe.* (KM. 1929, 194-199).

J.-B. AUFHAUSER. *Der Missionsgedanke auf dem 20. eucharistischen Kongress in Sydney.* (KM. 1929, 46-48).

Idem. *Asiatische Studenten in Europa.* (NR. 1930/31, 1002-1003).

Idem. *Ein Besuch in den chinesischen Studentenheimen in Paris und Löwen.* (KM. 1931, 67-72).

Idem. *Asiens Studierende an westlichen Hochschulen.* (72 p.). München 1933, Max Huber.

Fr. BÄUMKER. *Dr. med. Heinrich Hahn, ein Apostel im Laienkleide.* 1800-1882. (714 p.). Aachen 1930, Driessen. (un des fondateurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Allemagne).

J. BECKMANN. *Vom schweizerischen Missionsleben im Jahre 1932.* (B. 1933, 24-27).

Idem. *Das schweizerische Missionswerk der Gegenwart.* (Kirche und Leben, Jahrbuch der katholischen Schweiz 1932, 48-63).

P. BERGHAUS, O. M. Cap. « *Komm herüber und hilf!* ». 12 Predigten zur Weckung katholischen Missionseifers (94 p.). Dülmen 1930, Laumann.

Beschauliches Leben und Apostolat. (KM. 1930, 14-16).

B. DANZER, O. S. B. *Der Missionsgedanke auf der Kanzel.* Gedanken und Anregungen zu den Episteln und Evangelien des Kirchenjahres nebst 14 ausgeführten Missionspredigten. (273 p.). St. Ottilien 1927, Missionsverlag.

H. DUMOULIN, S. J. *Missionsberuf* (48 p.). Aachen 1927, Deutsche Jesuitenmission.

D. GRUBER. *Vorträge über die Heidenmission für kirchliche und ausserkirchliche Missionsfeiern.* (99 p.). Graz 1929, Styria.

A. GUDDORF. *Mission und Akademiker.* (Stimmen der Jugend 1931, 236-238).

Handbüchlein des Werkes der heiligen Kindheit in Deutschland (54 p.). Aachen 1932.

A. HEINEN, S. J. *Der Missionskongress von Barcelona im Rahmen der spanischen Missionsbewegung.* (KM. 1929, 357-360).

J. HOLLNSTEINER. *Praktische Missionsarbeit in der Heimat.* (Theol.-prakt. Quartalschrift 1927, 257-268).

H. HORSTMANN, S. J. *Volksjugend und Weltmission.* (PuM. 1927, 119-126).

Jahrbuch des akademischen Missionsbundes, Freiburg i. d. Schweiz. (publication annuelle).

E. Joos. *Schweizerarbeit am katholischen Missionswerk.* (59 p.). Einsiedeln 1932, Meinrad Ochsner.

L. Kilger, O. S. B., *St. Ottilien und die Schweiz.* (JAM. 1934, 20-32).

Kirchliches Handbuch für das katholische Deutschland. Begründet von A. Krose, S. J. Köln, J. B. Bachem. (Le P. Väth, S. J. y décrit l'activité missionnaire de l'Allemagne. Publication annuelle).

W. Koppers, S. V. D. *Das neue Missions-und ethnologische Museum im Lateranpalast zu Rom.* (NR. 1927/28, 305-306).

G. Kremer. *Weltmission und Seelsorge* (52 p.). Aachen 1928, Missionsverein.

Idem. *Gott will es ! Der Katholik und die Heidenmission* (36 p.). Leutesdorf 1931, Johannesbund.

A. Fürst zu Löwenstein, *Nationaler Gedanke und Heidenmission.* (SchZ. 1933/34, 1181-1182).

Idem. *Arbeit für die Heidenmission.* (SchZ. 1933/34, 1208-1210).

H. Millemann, O. S. B. *Caesarius von Arles und die frühmittelalterliche Missionspredigt.* (ZM. 1933, 12-27).

Missionskongress. 8. *internationaler Missionskongress*, Freiburg (Schweiz). (222 p.). Freiburg 1932, Canisiusdruckerei.

J. A. Otto, S. J. *Missionsgeist des hl. Aloysius.* (KM. 1927, 1-11).

Idem. *Junge Sehnsucht.* (40 p.). Aachen 1927, Deutsche Jesuitenmission.

Idem. *Das Missionsschrifttum auf der Pressa zu Köln, Mai-Oktober* 1928. (KM. 1928, 229-239).

Die vier Päpstlichen Missionswerke. Dem Schweizerklerus dargeboten. (46 p.). Immensee 1931, Missionshaus Bethlehem.

H. Pehl. *Die Missionierung der ostasiatischen Studenten in Europa.* (SchZ. 1931/32, 618-619).

J. Peters. *Des Akademikers Missionspflicht.* (Der kath. Gedanke 1931, 193-202).

Idem. *Die Neuordnung des Missionshilfswesens durch Pius XI.* (KM. 1931, 40-44, 126-131, 212-218, 246-251, 274-279, 344-349).

Idem. *Des Papstes Ordnungswille im modernen Missionshilfswesen.* (22 p.). Wien 1931, Priestermissionsbund.

Idem. *Pfingstopfer der Kranken für die Missionen.* (KM. 1934, 178-181).

Priester und Mission. Jahrbuch der Unio cleri pro Missionibus. Aachen (Publication annuelle).

J. Pietsch, O. M. I. *Unser Missionsbibliograph P. Robert Streit,* O. M. I. (ZM. 1931, 81-84).

J. Schmidlin. *Die akademische Missionsbewegung im Ausland.* (AM. 1927, 69-79).

Idem. *Die Missionsbewegung im Weltklerus.* (PuM. 1927, 1-16).

Idem. *Das lateranensische Missionsmuseum.* (ZM. 1928, 168-175).

Idem. *Der internationale Missionskongress in Würzburg.* (ZM. 1928, 345-348).

Idem. *Diesjährige missiologische Tagungen.* (ZM. 1930, 351-362).

Idem. *Wie unsere Missionswissenschaft entstand.* Zu ihrem 20 jährigen Bestand. (ZM. 1931, 1-18).

R. Schütz, S. J. *Was erwartet der Heilige Vater vom Seelsorgsklerus an Missionsbetätigung.* (PuM. 1927, 21-32).

M. Spitz, O. S. B. *Irlands Anteil am Weltapostolat.* (ZM. 1932, 279-281).

J. Thauren, S. V. D. *Das neue Missionsmuseum im Lateran.* (KM. 1928, 65-69).

Idem. *Weltmission und katholische Akademikerschaft* (SchZ. 1928/29, 989-990).

J. Van der Velden. *Die pädagogische Bedeutung und praktische Verwertung des Missionsgedankens.* (PuM. 1927, 1-16).

H. Wesche, S. V. D. *Die Heidenmission auf den deutschen Katholikentagen.* (245 p.). Saarbrücken 1928, Saarbrücker Druckerei.

La ZM. donne de temps en temps un compte-rendu des travaux missionnaires des différentes associations missionnaires, etc.

9. MÉDECINE MISSIONNAIRE

C. Becker, S. D. S. *Katholische missionsärztliche Fürsorge. Jahrbuch* 19... (Publication annuelle. Entre 150-210 p.). Im Selbstverlag des Missionsärztlichen Institutes.

Idem. *Missionsärztliche Kulturarbeit.* Grundsätzliches und Geschichtliches. (176 p.). Würzburg 1928, Stürtz.

Idem. *Missionsärztliche Caritas und Geschenkmethode.* (ZM. 1929, 389-392).

Idem. *Missionsärztliche Hilfe.* (KM. 1929, 361-366).

Idem. *Die kulturelle Bedeutung missionsärztlicherHilfeleistungen.* (JRA. 1929/30, 150-160).

Idem. 10 *Jahre Missionsärztliches Institut Würzburg.* (KM. 1933, 3-5, 31-34).

F. Damm, O. S. B. *Aerztliche Missionshilfe.* (KM. 1929, 282-285).

F. Drexler. *Gedanken eines Missionsarztes aus China.* (PuM. 1927, 110-117).

Idem. *Im Sprechraum und Operationssaal des J-sche.* (AM. 1929, 83-88).

Idem. *Der Frauenarzt in China.* (AM. 1931, 9-16).

A. Fuchs. *Die Tätigkeit des Arztes in heidnischen Ländern* (SchZ. 1933/34, 663-665, 692, 717-718).

A. Fürst zu Löwenstein, *Arzt in den Missionen.* (SchZ. 1928/29, 547-549).

K. Mayr. *Werbt katholische Aerzte für die Missionsgebiete.* (SchZ. 1933/34, 1119-1120).

Th. Ohm, O. S. B. *Aerztliches und Missionsärztliches aus Ostafrika.* (JRA. 1933/34, 195-203).

Idem. *Südafrika und die katholische Missionsärztliche Fürsorge.* (32 p.). St. Ottilien. Missionsdruckerei.

J. Paas. *Die Negerärzte des Kardinals Lavigerie.* (AM. 1931, 16-22).

T. Rieder. *Missionsärztliche Fürsorge und Arbeit.* (AM. 1933, 16-23).

Tietze. *Missionsärztliches aus der Floresmission.* (AM. 1928, IV. 14-17).

P. Weig, S. V. D. *Die katholische Missionsärztliche Fürsorge in Tsingtao.* (KM. 1929, 77-79).

10. PERSONNEL INDIGÈNE.

B. Altaner. *Die Heranbildung eines einheimischen Klerus in der Mission des 13. und 14. Jahrhunderts.* (ZM. 1928, 193-208).

P. Breitkopf, S. V. D. *Das Priesterseminar in Yenchowfu.* (KM. 1928, 304-307).

P. Dahmen, S. J. *Der einheimische Klerus in Indien.* (KM. 1930, 366-369).

J. Dindinger, O. M. I. *Der erste einheimische Priester Japans, Martyrer.* (KM. 1928, 293-296). (P. Sebastian Chimura.

A. Eckardt, O. S. B. *Das Knaben-und Priesterseminar des Apostol. Vikariates Wonsan, Korea.* (KM. 1927, 265-269).

A. G. Foucault. *Der ehrwürdige Diener Gottes Jean-Martin Moye... Stifter...der Vereinigung der lehrenden Jungfrauen in China.* (IX-102 p.). Metz, 1931. libr. lorraine.

L. Kilger, O. S. B. *Geschichtliches zur Anpassung und Heranziehung der Eingeborenen bei der Missionsarbeit.* (ZM. 1927, 14-24).

J. Paas M. A. *Padri Donatus Leberaho. Werden und Wirken eines Negerpriesters.* (179 p.). Trier 1927, Paulinus-Druckerei.

Idem. *Das Negerpriesterseminar von Katigondo, Uganda.* (KM. 1928, 330-339, 361-368).

Idem. *Der einheimische Klerus in Afrika.* (PuM. 1927, 33-40).

Idem. *Der eingeborene Klerus in den Heidenländern.* (AM. 1931, 76-84).

Papstworte zum Problem eines einheimischen Klerus in den Missionsländern. (AM. 1931, 73-75).

J. Schmidlin. *Zur Kontroverse über den indischen Klerus nd Episkopat.* (ZM. 1927, 156-161).

Idem. *Zur Förderung und Einschätzung des einheimischen Klerus u. Episkopates in Fernasien.* (ZM. 1930, 270-276).

Idem. *Der Sieg der eingeborenen Missionshierarchie.* (ZM. 1934, 1-19).

P. B. Takemiya, O. F. M. *Die Notwendigkeit eines einheimischen Klerus in Japan.* (AM. 1928, 1. 13-16).

F. Wetzel. *Auf dem Wege zur Eingeborenenkirche.* (NR. 1930/31, 983-984). (Afrique).

II. MISSIONS PROTESTANTES.

N. B. Nous n'indiquons que des livres et articles écrits par des catholiques, excepté la bibliographie protestant de W. Freitag.

W. Freitag. *Aus 20 Jahren deutscher Missionsliteratur.* (Theol. Rundschau, Tübingen 1933).

J. A. Otto S. J. *Voran ! Katholische und protestantische Mission im Ringen der Zeit.* (KM. 1934, 89-92).

J. Peters. *Die protestantische Propaganda in Mittel-und Südamerika.* (PuM. 1927, 68-101).

Idem. *Angelsächsischer und deutscher Missionsgeist.* Die Ostertagung des protestantischen internationalen Missionsrates. (KM. 1928, 339-344).

Idem. *Das Ringen der Protestanten um die Seele der Orthodoxen.* (KM. 1929, 167-169).

Idem. *Die geistige Not des deutschen Missionsprotestantismus.* (KM. 1930, 238-240, 271-274).

K. Schwarz, S. J. *Toyohiko Kagawa und die Reich-Gottes-Bewegung in Japan.* (KM. 1932, 13-16).

J. Thauren, S. V. D. *Das protestantische studentische Missionswesen.* (AM. 1927, 92-97).

Idem. *Der Zusammenbruch der protestantischen Mission in China.* (SchZ. 1927/28. 383-384).

Idem. *Der Zusammenbruch der protestantischen Mission in China.* (ZM. 1928, 164-168).

Idem. *Das protestantische Missionswesen.* (ZM. 1929, 50-61).

H. Toenne. *Die deutsche evangelische ärztliche Mission nach dem Stande des Jahres* 1928. (AM. 1929, 35-41).

A. Väth, S. J. *Die protestantische Missionskonferenz auf dem Oelberg.* (ZM. 1928, 349-353).

Idem. *Die Weltpropaganda des Protestantismus aus Anlass der Missionstagung zu Jerusalem 24. März bis 8. April* 1928. (StdZ. 1928/29, T. CXVI, 203-218).

Idem. (*Die Katastrophe der protestantischen Chinamission.* (KM. 1928, 33-37).

II. — ÉGLISES PARTICULIÈRES.

1. — Proche Orient.

J. B. Aufhauser, *Der Missionsgedanke in seiner praktischen Auswirkung bei den orientalischen christlichen Sonderkirchen.* (Theologie u. Glaube 1930, 605-623).

T. Bannerth O.S.B., *Das Wirken des P. Anastase Marie O. Carm. in Bagdad,* (KM. 1930, 107-110).

Chr. Bauer, O.S.B., *Der christliche Orient,* (88 p.). München 1930, Catholica Unio.

Idem. *Die Unions-Aussichten im Osten.* (22 p.). Separatabdruck aus Theologie und Glaube 23 (1931). Paderborn.

M. Bierbaum, *Die liturgischen Vorrechte Frankreichs im Orient.* (ZM. 1928, 354-355).

A. Freitag, S.V.D., *Unionsbestrebungen und Missionswerk im Orient.* (ZM. 1930, 47-60).

H. Graf, O.M. Cap., *Die Mission der Kapuziner in Georgien.* (SW. 1929, 33-45, 65-71, 97-102).

M. Heyret, *P. Markus von Aviano O.M. Cap.* (476 p.) München 1931, Kösel.

Islam in Yogoslavien. (KM. 1930, 358-362).

Kantak, O.F.M., *Die Ostmission der polnischen Franziskaner-Observanten und die litauische Observantenprovinz.* (Franzisk. Studien 1927, 135-168).

K. Kekelide, *Die Bekehrung Georgiens zum Christentum,* (51 p.). Leipzig, 1927, Hinrichs.

J. Kiera, O.F.M., *Bagdad und die Kapuzinermission.* (SW. 1933, 33-42).

Idem. *Mosul und die Kapuzinermission.* (SW. 1933, 65-68).

Idem. *Von dem Kapuzinerkloster in Mardin.* (SW. 1933. 100-103, 139-145, 169-174, 206-211).

Idem. *Ninive. Aus dem Lande des Euphrat und Tigris.* (SW. 1934, 13-15, 34-39).

G. A. Lutterbeck, S. J., *Die Konversionsbewegung.* (KM. 1930, 213-214).

Idem. *Missionsarbeit der Jesuiten unter den Armeniern.* (KM. 1930, 276-277).

Idem. *Marianische Kongregationen* (Syrien). (KM. 1931, 44-45).

Idem. *Die neue Türkei.* (KM. 1932. 70-74).

J. PETERS, *Die neue Unionsbewegung.* (KM. 1927, 221-223).

Idem. *Das neue Unionswerk.* (KM. 1927, 248-251, 315-316, 345-348).

Idem. *Weiterentwicklung der Unionsbewegung.* (KM. 1929, 104-106).

Idem. *Lage des Unionswerkes in den einzelnen Ländern.* (KM. 1929, 140-145).

L. SCHADE, *Eine deutsche katholische Kulturzentrale in Konstantinopel* (JRA. 1927-28, 162-169).

F. X. SCHRENK, S. J., *Der Orient und die katholische Kirche.* (KM. 1934, 238-242).

K. SCHWARZ S.J., *Hundert Jahre Jesuitenmission in Syrien.* (KM. 1931, 349-351).

Idem. *Die Alauiten sprengen die Fesseln des Islams* (KM. 1932, 164-165.

J. SCHWEIGL S. J., *Papst Pius XI, und die Kirchen des Orients.* (KM. 1929, 209-213).

A. VAN DER VAT O. F. M., *Die Anfange der Franziskanermissionen und ihre Weiterentwicklung im nahen Orient und in den mohammedanischen Ländern während des 13. Jahrhunderts. Inaugural-Dissertation.* (X-128 p.). Werl 1934, Franziskus-Druckerei.

W., O.P., *Das gegenwärtige Apostolat der Dominikaner im Orient.* (A. 1931, 321-324, 355-358).

2. — ASIE CENTRALE

J. BECKMANN,, *Die Reise der Mönche vom grossen St-Bernhard nach Tibet und ihre missionarische Bedeutung.* (B. 1933, 351-354).

H. GRAF O. M. Cap., *Die ersten Franziskaner bei den Mongolen.* (SW. 1927, 321-330).

A. JANN, *Die missionarische und literarische Tätigkeit des Apostolischen Präfekten von Tibet, P. Franciscus Horatius Oliverius della Penna di Billi (1712-1745).* (In : Studien aus dem Gebiete von Kirche u. Kultur : Festschrift Gustav Schnürer. Paderborn 1930, Schöningh).

L. KOCH S. J., *Vergessene Tibetforscher.* (StdZ. 1928, T. CXV, 63-66).

J. PETERS, *Die Vorposten des Katholizismus in Zentralasien.* (KM. 1929, 302-306).

Idem. *Die Gewinnung Zentralasiens für den Katholizismus.* (KM. 1929, 329-334).

Idem. *Die Vorposten des Katholizismus in Zentralasien.* (KM. 1934, 145-150).

F. RIESCH, *Johann de Plano Carpini, Geschichte der Mongolen und Reisebericht 1245-1247.* (XVI-405 p.). Leipzig 1930, Pfeiffer.

L. SENGE S. V. D., *Die Missionare vom göttlichen Wort in Zentralasien.* (KM. 1928, 145-150).

3. — INDE ET CEYLAN

J. B. AUFHAUSER, *Wie missionieren wir die Inder ?* (NR. 1927-28, 902-905).

Idem. *Bilder von meiner Missionsstudienfahrt nach Vorderindien und Siam.* (Thu G. 1928, 367-385, 534-549).

Idem. *Religiös-kulturell-soziale Gegenwartsbilder vom heutigen Indien.* (Thu G. 1928, 670-695).

Idel. *Eindrücke vom Missionswerk in Vorderindien.* (Thu G. 1928, 850-868).

Idem. *Reiseberichte aus Südindien.* (OR. 1929, 23-24, 81-83, 114-116).

Idem. *Indien und Siam.* Bilder von einer Missionsstudienreise. (109 p.). Paderborn 1929, Bonifatiusdruckerei.

G. BAADER S. J., *Gegen die Götter der Nacht.* Vom Ringen und Siegen des Brahmanen Mahadeva Aiyer. (Aus Missionslanden II.). (119 p.). München-Pullach 1930, Berchmanskolleg.

C. BECKER S. D. S., *Im Stromtal des Brahmaputra.* 2e éd. (544 p.). Aachen 1927, Missionsdruckerei.

J. BECKMANN, *Der sel. Peter Berno S. J.* Ein Missionar und Martyrer aus dem Tessin. (JAM. 1931, 78-85. — B. 1931, 490-494).

Idem. *Ein Schweizer Missionsbischof in Vorderindien.* S. Exz. Alois Maria Benziger, Erzbischof von Antinoe. (JAM. 1934, 65-72).

J. CASTETS S. J., *Robert de Nobili S. J. über die Anpassung an die indische Umwelt.* (KM. 1930, 161-166).

J. DAHLMANN S. J., *Indische Fahrten.* 2e éd. 2 vol. (XVIII-344 ; XVI-311 p.). Freiburg 1927, Herder.

P. Dahmen S. J., *Der einheimische Klerus in Indien.* (KM. 1930, 366-369).

P. Damian O. M. Cap., *Die Zukunft der katholischen Kirche in Indien.* (SW. 1934, 133-140, 177-183).

Idem. *Die katholische Kirche in Indien* (SW. 1934, 262-267, 303-308 etc.).

F. Daschner S. J., *P. Otto Weisshaupt S. J., der Apostel von Sangamner.* (Aus Missionslanden III). (72 p.). Pullach-München 1931, Berchmanskolleg.

J. Dindinger O. M. I., *P. Thomas Stephens S. J. und sein Purana.* (KM. 1929, 100-103, 133-136, 163-167).

P. Geisel S. J., *P. Gerhard Kipp S. J., ein Märtyrer der Liebe.* (76 p.) Mergentheim 1927, Ohlinger.

E. Giese, *Vom Wirken katholischer deutscher Ordensfrauen in Britisch-indien.* (JRA. 1933/34, 183-194).

H. Kroppenberg S. J., *P. Constantin Lievens S. J., der Apostel von Chota Nagpor.* Aus dem Flämischen des P. A. Marlier S. J. (350 p.). Saarbrücken 1932, Saarbrücker Druckerei.

L. Lacombe S. J., *Der moderne Hinduismus als Religions- und Missionsproblem.* (ZM. 1928, 319-330).

L. Lemmens O. F. M., *Zu den Anfängen der Franziskanermission auf Ceylon.* (Franzisk. Studien 1928, 176-181).

W. Lödding O. P., *Ein Dominikanermissionar im Orient.* Der gottselige Jordanus Catalani von Sévérac, Bischof von Quilon an der Malabarküste, Vorderindien, 14. Jahrhundert. (A. 1933, 167-170, 193-196, 229-234, 293-296, 327-329).

A. Nobel, *Tempel, Paläste und Dschungel.* (221 p.). Bonn a. Rhein 1929, Buchgemeinde.

(à suivre)

S.I.L.I.C., Imp. 41, Rue du Metz, Lille. *Le Gérant :* A. Fichelle